

10 NOVEMBRE  
5 DÉCEMBRE 2021

# QUI EST CHARLIE ?

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JACQUES SALLIN

COMPAGNIE LA MOUETTE  
TEXTE DU SPECTACLE



— • QUI EST CHARLIE ? • —



Willis Walles - Stan Wallace



Alexandre Rondeau - Serge Clopt



Jeanne Chanta - Nathalie Gantelet



Ines Calderon - Antonia Sandoval



Photographies : Jean-Paul Levet  
Compagnie La Mouette  
Contact: 076 578 76 53  
[www.cielamouette.ch](http://www.cielamouette.ch)

- Qui est Charlie ? -

# Qui est Charlie ?

de Jacques Sallin

*La première du spectacle fut donnée*

*le mercredi 10 novembre 2021*

*dans la salle du*

**Moulin à Poivre**

*à Genève*

*Avec par ordre d'apparition :*

Sarah	Maryline Bornet
Le Pianiste	Artem Pervushin
Ines Calderon	Antonia Sandoval
Willys Walles	Stan Wallace
Alexandre Rondeau	Serge Clopt
Jeanne Chanta	Nathalie Gantelet
Robert	Chaquib Ibnou-Zekri
Romain Chaignon	Michel Kuhne
Mary Wallace	Odile Thevenot

Réalisation vidéo	Maurizio Giuliani
Attachée de presse	Japa Widler
Assistante de réalisation	Carmelia Chassot

Mise en scène	Jacques Sallin
---------------	----------------

- Qui est Charlie ? -

*Les textes du prologue et de l'épilogue sont ici en entier. Ils ont été coupés lors du spectacle.*

## - Prologue -

**Chantal N.** : Radioscopie.

**Charlie** : Edouard Charles Kohler

**Chantal N.** : Chantal Neuvecelle

**Chantal N.** : De votre vrai nom, vous l'avez dit vous-même, vous êtes Edouard Charles Kohler, cependant vous vivez, vous restez Charlie. Pour des milliers de clients de bars, d'hôtels et de boîtes de jazz vous êtes Charlie. Vous avez joué et vous jouez encore dans le monde entier dans les endroits les plus prestigieux. La musique de Piano-Bar, ce n'est pas seulement un décor, un divertissement. Derrière votre piano, Charlie, vous voyez le monde, vous l'observez. Divertir, depuis plus de quarante ans comme pianiste de Jazz et de Piano-Bar, c'est, je le crois, un rude parcours.

**Charlie** : C'est une vie qui m'a vraiment comblée. Prestigieux, faut pas exagérer, il n'y a pas eu que des hôtels cinq étoiles. J'ai fait pas mal de bars et des salles borgnes. (Rire)

**Chantal N.** : Une aventure avec ses succès ?

**Charlie** : Rien n'est jamais certain. Rien n'est jamais clair. Ce qui me fait paraître indécis souvent. Oui, le succès parfois bien sûr et de beaux coups de cœur.

**Chantal N.** : Avez-vous déjà composé de la musique ?

**Charlie** : Il y a longtemps, juste une fois. Une amie... Consuelo Sandoval, la femme de Saint-Ex. Vous savez, dans mon métier, les clients veulent plus se retrouver dans des musiques connues, des standards que découvrir de nouvelles choses.

**Chantal N.** : Cependant Charlie, vous avez eu des réussites ?

**Charlie** : Oui. Heureusement. (Rire) Mais au Piano-Bar ce sont des réussites d'un soir.

**Chantal N.** : À la fin d'un concert les eaux jaillissent !

**Charlie** : Des succès d'eau dormante alors. En fin de soirée, les clients s'assoupissent. (Rire)

**Chantal N.** : J'ai eu le bonheur de vous voir jouer un soir et j'ai été frappée, ce que je ne savais pas, c'est vous qui avez fait connaître Michel Legrand ?

**Charlie** : Nous nous sommes connus à Bruxelles un peu après la guerre, et nous avons sympathisé au clavier. Alors, oui, c'est vrai, j'ai mis Michel Legrand à mon répertoire et comme je voyage beaucoup, je l'ai un peu fait connaître. Son succès, il ne le doit qu'à lui-même.

**Chantal N.** : Il est de vos amis ?

**Charlie** : Je le crois.

**Chantal N.** : C'est le piano qui vous a donné toutes vos amitiés ?

**Charlie** : Et des amours aussi. Et heureusement, j'ai des amis dans et hors de la musique.

**Chantal N.** : Des amis connus, des gens célèbres ?

**Charlie** : Certains amis sont devenus connus... C'était une époque folle avant, pendant et après la guerre. On se croisait à la Contrescarpe ou dans les brasseries, Chez Lipp, au Dôme à Montparnasse. Man Ray, Cocteau, Picasso. Ils sont tous dans la mémoire de mon album photo.

**Chantal N.** : On dit que vous avez de la chance ?

**Charlie** : Et j'en ai laissé passer pas mal croyez-le. (Rire)

**Chantal N.** : Est-ce que vous avez le regret de ces chances qui vous ont filé entre les doigts ?

**Charlie** : Non. Non, pas du tout, je n'ai pas de regret. J'ai toujours pris les choses comme elles venaient. La chance était qu'elles viennent justement. (Rire)

**Chantal N.** : Hier au soir, j'ai revu le film « Touchez pas au Grisbi ». Une de vos envies était le cinéma ?

**Charlie** : Tiens, le voilà le coup de chance. Un copain guitariste, Alexandre Rondeau m'avait refilé le tuyau. J'accompagnais au piano Larry Adler sur la musique du film. J'ai fait de la figuration d'orchestre. On me voyait un moment à l'écran de dos, mais j'ai été coupé au montage. C'était le début et la fin de ma carrière d'acteur. (Rire) J'ai rencontré Gabin et Jeanne Moreau qui faisaient leurs débuts. Il y a eu New-York aussi, ce qui me permit de travailler à Broadway.

**Chantal N.** : Avec Fred Astaire ?

**Charlie** : Oui, avec Fred Astaire et Liberace, un pianiste un peu dingue qui rentrait sur scène en Rolls argentée qui en fait était son bar. (Rire) Les gens adoraient ses spectacles grandioses. Un personnage.

**Chantal N.** : Vous-même, êtes-vous un personnage ?

**Charlie** : J'ai été un personnage dans le roman « La balade du Pianiste » de mon ami Willis Waller il y a longtemps. Cela m'a beaucoup amusé. Sinon, non, je ne le crois pas. Je fais mon numéro de pianiste qui a tout vu, le vieux marin que je suis devenu. (Rire)

**Chantal N.** : Vous avez débuté à l'époque de Joséphine Baker et nous voici aujourd'hui à celle d'Aznavour et de Léo Ferré. Pensez-vous à la fin de votre carrière ?

**Charlie** : Oui, évidemment. Ma fin de carrière de piano-bar s'approche... je vais pas tarder à raccrocher, on m'attend à Key-West.

**Chantal N.** : Ernest Hemingway. (Un temps) Avez-vous fait des erreurs dans votre vie ?

**Charlie** : Et combien. (Un temps) Mes fautes sont liées à la guerre, mes erreurs à mes amours. (Un temps) Ce sont des leçons de vie.

**Chantal N.** : Avez-vous reçu des lettres d'amour justement. Des lettres de femmes ?

**Charlie** : Comme tout le monde.

**Chantal N.** : Vous semblez le dire avec gêne ?

**Charlie** : Il y en a eu des enflammées et quelques autres difficiles. Elles étaient généralement charmantes, parfois gênantes. J'ai reçu plus de billets que de lettres. Des mots glissés sous mon verre ou abandonnés sur le piano.

**Chantal N.** : Des promesses d'une nuit ?

**Charlie** : Il y en a eu tant.

**Chantal N.** : Qu'est-ce que vous attendez maintenant de l'avenir ?

**Charlie** : Ce que j'attendais il y a vingt ans.

**Chantal N.** : Vous semblez le dire sans fringale de vie.

**Charlie** : Je laisse la fringale aux jeunes, à leur âge, on crève de faim. (Rire) J'attends un peu de bonheur pour tout le monde, comme tout le monde, c'est déjà bien non ?

**Chantal N.** : Est-il vrai, comme le disait Léo Ferré, qu'un artiste est un homme seul ? (Bruitage de

briquet qui s'allume)

**Charlie** : C'est le cas particulier du piano-bar. Seul mais pas isolé. J'ai des amis, une sœur, un beau-frère Romain que j'adore, une famille.

**Chantal N.** : Romain Chaignon ; avocat présent au procès de Pétain.

**Charlie** : Oui, aux côtés de M<sup>e</sup> Jacques Isorni. Deux hommes qui m'impressionnent.

**Chantal N.** : Quels sont les hommes ou les femmes qui vous impressionnent justement ? (Bruitage expiration de fumée)

**Charlie** : Je pense surtout à Saint-Ex, à Hemingway et Sydney Bechet que j'admire beaucoup.

**Chantal N.** : Ils sont de vos amis eux aussi ?

**Charlie** : Depuis toujours avec Saint-Ex, la fin de la guerre pour Hemingway et bien avant avec Sydney.

**Chantal N.** : Et vous, qui aimeriez-vous impressionner ?

**Charlie** : Ma fille.

**Chantal N.** : Le sait-elle ?

**Charlie** : Elle sait surtout mon absence.

**Chantal N.** : C'est un choix ?

**Charlie** : C'est plus que tout le choix de Mary, sa mère.

**Chantal N.** : Mary Wallace, une grande dame de la photographie. En fait, il s'agit de cette lettre dont vous parliez à demi-mot ?

**Charlie** : Oui, évidemment. Il y a des choses comme ça dans la vie... Des aventures, des chagrins qui suffisent à toute une existence. « Des promesses de l'aube » pour citer Romain Gary, que je n'ai pas su tenir. J'ai été comme il le dit dans son livre, un père par abstention.

**Chantal N.** : Un jour comme Romain Gary est-ce que vous écrirez votre vie ?

**Charlie** : Je vais vous dire une chose que je pense profondément. J'ai quelques difficultés à me livrer entièrement et pour se livrer entièrement, il faut se connaître... Je vous assure, je connais plus les gens autour de moi, que je me connais moi-même. (Rire)

**Chantal N.** : Donc ma dernière question pourrait être : Qui est Charlie ?

**Charlie** : Demandez-le à mes amis, à ma famille, aux personnes que j'ai croisées, ils auront sûrement un avis sur moi.

**Chantal N.** : Ils sauront vous mettre à votre vraie place ?

**Charlie** : Je le suppose oui. Je suis assez confiant.

**Chantal N.** : Merci Charlie.

- Scène première -

**Personnages** : Ines - Sarah - Le Pianiste

**Ines** : La rumeur était juste...

**Le pianiste** : Vous dites... ?

**Ines** : On s'est déjà vu ? ... Au Dôme ? Vous êtes ...

**Le pianiste** : Artem.

**Ines** : Artem... Ah oui. Le pianiste... Russe c'est ça ?

**Sarah** : Bonsoir Madame.

**Ines** : Il n'est pas là ? (Un temps) Il est parti où cette fois ?

**Pianiste** : En Floride.

**Ines** : En Floride. Charlie a fait son dernier tour de piste... (Un temps) Le confesseur des couche-tard a tiré son rideau. (Un temps) Oui, il y a des gens comme ça... qui disparaissent subitement. Charlie a rejoint Hemingway. Cette fois, on ne le reverra plus. (Un temps)

**Sarah** : Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

**Ines** : Un Old Fashioned s'il vous plaît...

**Sarah** : ... Sarah.

**Ines** : Merci Sarah. (Un temps) Vous êtes nouvelle ici ?

**Sarah** : Je remplace pour un soir.

**Ines** : Très bien. (Un temps) On a perdu un grand du piano-bar.

**Sarah** : Un ou deux morceaux de sucre ?

**Ines** : Un, merci. Vous avez connu Charlie vous ?

**Sarah** : Personnellement non. On m'a parlé de lui comme une sorte de vedette dans un style musical qui n'en compte pas. De ce que j'ai compris.

**Ines** : Vous avez bien compris. Si le jazz était du papier monnaie, Charlie serait sur un billet de banque. (Un léger temps) La première fois que j'ai rencontré Charlie c'était il y a... trente ans, fin mille neuf-cent trente cinq ... avec son ami Alexandre Rondeau, un guitariste. Je les ai rencontrés à Buenos-Aires.

**Sarah** : Vous êtes Ines Calderon n'est-ce pas ?

**Ines** : Vous me connaissez ?

**Sarah** : Un peu. J'ai vu une série de portraits de vous dans Vogue. Des photos prises à Londres par Mary Wallace.

**Ines** : Londres... Mary ? Ah oui, Mary Wallace, ça me revient... Vous lui ressemblez un peu.

**Sarah** : C'est vous, ici, n'est-ce pas ?

**Ines** : Qu'est-ce que c'est ?

**Le pianiste** : L'album photo de Charlie.

**Sarah** : Je vous vois ici avec Charlie et Frida Kahlo. C'est bien vous ici ?

**Ines** : Comme vous voyez... j'avais des grosses lunettes à cette époque. Trente ans, en deuil et plutôt jolie... non ? Mon amie, Consuelo Sandoval m'avait invitée à une réception. Nous portions toutes les deux notre veuvage, persuadées que nos mantilles seraient des remparts face aux entrepreneurs que nous n'aurions pas choisis. (Un temps) Alexandre le guitariste succombait aux charmes d'une comédienne pendant que Charlie le pianiste passait son temps avec un compagnon d'ennui, un pilote, un ours à apprivoiser : Saint-Exupéry.

**Saint Ex** : *J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence... Tout comme dans cette réception.*

**Ines** : Un mois avant, j'avais exposé ma peinture à Buenos Aires. Veuve, mon travail et mon chagrin me firent connaître Frida Kahlo, ce qui me permit de faire des progrès dans la peinture érotique et de devenir sa maîtresse. Frida me fit comprendre que pour devenir célèbre, il me fallait une dose de bizarrerie.

**Sarah** : Vous êtes intéressante. Dites m'en plus !

**Ines** : Je me suis mise à peindre en me mettant en scène - Maja desnuda - dans des livres pour l'oreiller, ces ouvrages avec des images un peu cucul faites pour corriger les amants fainéants et raviver les maîtresses devenues maladroites. Ces affaires de texte mou devenaient par ma peinture des affaires de sexe dur.

**Sarah** : Merci de m'en dédicacer un exemplaire à l'occasion.

**Ines** : Oh... déjà maladroite ?

**Sarah** : Non... déjà curieuse !

**Ines** : La France comme toujours crânait cette après-midi-là. Un pays remarquable pour ses peintres, sa cuisine et ses bordels. L'Argentine tentait d'en faire de même, d'où ma présence en tant que peintre célèbre et sulfureuse.

#### **Chant : Besame mucho**

**Ines** : *On vous regarde, Monsieur de Saint Exupéry.*

**Saint-Ex** : *J'ai vu, mais c'est moi qui observe.*

**Ines** : *C'est Consuelo Sandoval. Une jeune veuve. Elle est très « espagnole » vous savez, et quand les espagnoles se fâchent, c'est du sérieux.*

**Saint-Ex** : *Je vous quitte un instant. (A Consuelo) Permettez que je vous offre une rose !*

**Consuelo** : *Qui êtes-vous ?*

**Saint Ex** : *Un miroir magique.*

**Consuelo** : *Un miroir n'offre pas de rose.*

**Saint-Ex** : *Leur reflet, si.*

**Consuelo** : *Vous pensez que je vais l'accepter ?*

**Saint Ex** : *Oui, naturellement !*

**Ines** : *(A Saint-Ex) Alors ?*

**Saint-Ex** : *Espagnole et passionnante !*

**Sarah** : C'est plutôt agréable lorsque les choses viennent naturellement.

**Ines** : Saint-Ex est tombé amoureux d'un coup. Consuelo qui détestait les choses qui vont vite

prenait peur face à cet homme mal léché qui faisait tout très vite. Elle refusait toutes les avances du gros ours, ce qui nous faisait rire avec Charlie. J'aimais le rire de Charlie, enfin, je devrais dire, les rires de Charlie. Si je devais lui faire un compliment, je dirais qu'il avait alors de la délicatesse, presque du métier. Et pendant qu'à mon plus grand étonnement je cédaï sur terre à ses caresses, Consuelo résistait lors d'un vol de nuit, aux avances de Saint-Exupéry.

**Fort bruit de moteur avion à hélices**

**Saint-Ex** : Embrassez-moi !

**Consuelo** : Monsieur de Saint-Exupéry, dans mon pays, on embrasse seulement les gens qu'on aime !

**Saint-Ex** : Embrassez-moi... ou je plonge l'avion dans l'océan !

**Consuelo** : Vous êtes fou !

**Saint-Ex** : Embrassez-moi !

**Consuelo** : Monsieur de Saint-Exupéry, je viens de perdre mon mari et je suis triste.

**Saint-Ex** : Je vous aime parce que vous êtes une enfant.

**Consuelo** : Mais qu'est-ce que vous faites ?

**Saint-Ex** : Je plonge !

**Consuelo** : Arrêtez ! Arrêtez !

**Sarah** : Je ne sais pas si le mot est tout à fait juste... En quoi l'amour que vous portiez à Charlie vous semblait différent ?

**Ines** : Vous ne me croirez pas ! Nous avons été amants... moi qui préférais les femmes. Je ne sais pas ce qui me poussait à aller dans les bras de Charlie. Peut-être parce qu'avec lui je buvais à la paille des cocktails de fantômes, alors qu'avec Frida, je vidais les verres cul-sec.

**Sarah** : À vous entendre, Charlie est l'homme à qui vous êtes demeurée la plus fidèle ?

**Ines** : Surtout parce que c'était le seul. Je ne l'attendais pas et lui il voyageait.

**Sarah** : Parce qu'il était nomade, vous aviez pour lui un amour sédentaire ?

**Ines** : J'étais de celle qu'il avait eu dans ses bras et qui pouvait y revenir. C'était un homme de fourchette... plutôt un goinfre ! Nous buvions, nous mangions, on prenait une cuite, puis... Il restait une semaine, dix jours. Il revenait quelques mois plus tard : cuisine, cuites et draps froissés. On parlait de Saint Ex et de Consuelo. Consuelo m'écrivait de temps en temps, Charlie croisait Saint-Ex de temps en temps.

**Sarah** : Le Petit Prince et sa femme n'étaient pas très heureux alors. (Un temps) Auriez-vous aimé être la mère d'un petit prince ?

**Ines** : Cela a été longtemps une possibilité quand Charlie et moi étions amants et quand c'est devenu un choix, nous étions redevenus amis.

**Sarah** : Dommage.

**Ines** : Oui, dommage. Je ne me suis pas toujours amusée avec Charlie. Durant des années, il s'est invité chez moi, quel que soit le lieu du chez-moi. Avec lui, j'ai passé de l'impatience à l'habitude sans passer par l'ennui. Il s'est invité partout sauf à Paris que je déteste. Trop d'intellectuels pourris ! (Un temps) ¡Demasiados intelectuales podridos!

**Sarah** : Oui j'ai compris, trop d'intellectuels !

**Ines** : Podridos !

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Pourris oui. Et Charlie ?

**Ines** : Charlie les aimait bien. Pour moi, c'était tous des cons.

**Sarah** : Un souvenir avec lui en particulier, hors des cons, des pourris comme vous dites, hors de Paris ?

**Ines** : C'était après la guerre... en cinquante-quatre... à la mort de Frida Kahlo. J'habitais à l'époque Bruxelles où on m'avait confié une classe d'art érotique pour les sottes !

**Sarah** : Et Charlie ?

**Ines** : Charlie venait de rencontrer à la rue des Bouchers, un môme à lunettes qui avait l'air d'être né dans le jazz et qui allait sûrement y mourir. Charlie partageait avec lui la passion de la mélodie, une maîtresse à laquelle ils avaient juré tout deux fidélité. Ils improvisèrent à quatre mains une mélodie inspirée par l'écran noir de leurs nuits blanches. Mélodie reprise plus tard par Claude Nougaro alors débutant.

**Sarah** : Et Charlie ?

**Ines** : Charlie était alors totalement fasciné par cette fontaine de musique qui lui rappelait ses vingt ans : Michel Legrand.

### Les Moulins de mon coeur

**Ines** : La nouvelle génération arrivait à grand bruit. Charlie n'était pas homme à jouer les prolongations. Et puis, quand votre mémoire ressemble à un album photographique et que celui-ci ressemble à un cimetière, le temps est venu de vivre un peu plus au soleil.

\*

## - Scène 2 -

**Personnages** : Ines – Willis – Sarah

**Willis** : Toi, tu parles de Charlie ?

**Ines** : Tiens, t'es là toi ! Oui, il est parti.

**Willis** : Où ça déjà ... Keys-West ?

**Ines** : C'est ça ! Au soleil.

**Willis** : Quand un homme comme Charlie se retire, c'est la fin d'une époque.

**Ines** : Il existe un Charlie profond que je connais, je pense, que j'ai aimé évidemment. Charlie, c'est toute une vie.

**Sarah** : Il s'est inventé le personnage de Charlie, comme Chaplin est devenu Charlot ?

**Ines** : On ne passe pas d'Edouardo à Charlie sans se construire soi-même.

**Sarah** : Vous nous quittez ?

**Ines** : J'étais venue voir Charlie... Le bonhomme est parti, je m'en retourne au Dôme, à mes habitudes, mes amis. Mes habitudes me consolent du vide et mes amis me gardent du chagrin. Charlie fut une île où j'ai bien aimé paresser. Bonsoir.

**Willis** : A tout à l'heure. (Un temps) Vous avez des olives ? (Exit Ines)

- Qui est Charlie ? -

- Scène 3 -

**Personnages :** Willis – Le Pianiste – Sarah

**Willis :** Un americano mademoiselle, s'il vous plaît. (Un temps) Il joue bien le pianiste.

**Le Pianiste :** Merci Monsieur.

**Willis :** (Un temps, il feuillette l'album) Les souvenirs, c'est ce qu'il y a de plus difficile à oublier. Regardez ! C'est formidable ! Je suis là avec lui et Nancy à Juan les Pins. Charlie a écrit mon nom au dos de la photo. Willis et Nancy – mille neuf-cents trente huit.

**Sarah :** Willis Walles... romancier, scénariste dont les livres sont sur le rayon « Génération perdue ». Le seul étranger parmi les auteurs américains ?

**Willis :** Un pseudonyme d'écrivain que je ne suis plus.

**Sarah :** Et qui êtes vous ?

**Willis :** Un amuseur du monde, après avoir été un des derniers témoins de son désenchantement. Vous m'avez lu ?

**Sarah :** J'ai lu à votre propos.

**Willis :** Ah ! Charlie, vous savez, ce sont des années assez étonnantes que j'ai vécu avec lui. C'est la première fois que j'étais si près des plus grands. (Au pianiste) Vous, vous avez connu Charlie ?

**Le pianiste :** Non... mon père.

**Willis :** Pianiste de père en fils... Où ça ?

**Le pianiste :** Los Angeles. A l'Hôtel Beverly Hilton.

**Willis :** Ah oui, Los Angeles... Le coup de feu... Vous pouvez me jouer « Unforgettable » de Nat King Cole ? (Willis siffle l'air) Inoubliable ! (Un temps)

**Sarah :** Ressentiez-vous la réussite de votre ami comme quelque chose d'agaçant ?

**Willis :** Non. Non, pas du tout. J'ai réussi dans un autre domaine que lui. Quand on a la chance d'avoir soi-même un certain succès, il n'y a pas de raison gémir.

**Sarah :** Si j'ai bien compris les choses... pour Charlie, sa réussite est due tant à son talent de pianiste qu'à un talent de vie ?

**Willis :** Du talent ? Il a biberonné du talent, barboté dedans et dû marcher plus tôt que les autres sur le chemin du talent. Un soir, il a improvisé « clic-clac Kodak » un accompagnement jazz d'une chanson pour une chouette qui venait de se casser une aile.

### **Déshabillez-moi – Musique et chant**

**Sarah :** Il semble que Charlie a eu de la chance dans sa vie comme dans sa carrière, qu'il pouvait réaliser tous ses rêves.

**Willis :** Les rêves, la chance, c'est toujours limité dans le temps. Mais vous avez raison, cela ne s'applique pas à Charlie. Encore un verre mademoiselle !

**Le pianiste :**Americano ? Comme la tristesse et l'ennui ?

**Willis :** Oui, aussi. C'est lui qui m'a présenté Nancy et en plus un vingt-quatre décembre. Je crois même qu'il avait fait exprès la fripouille. Quand j'ai vu Nancy, c'était comme si je voyais la neige pour la première fois.

**J'étais amoureux - Improvisation au piano**

- Qui est Charlie ? -

Elle était belle, par sa façon de penser,  
Elle était belle par les étincelles dans les yeux,  
lorsqu'elle parlait de quelque chose qu'elle aimait,  
Elle était belle, pour sa capacité  
à faire sourire les personnes autour d'elle,  
même si elle était triste.

Non, elle n'était pas belle  
pour quelque chose de si  
éphémère que son apparence.  
Au plus profond de son âme,  
elle était belle...

**Sarah** : Ines Calderon m'a confié que Charlie la passionnait. Quelle était votre passion pour lui et qu'avez-vous fait de votre amitié ?

**Willis** : Ce que j'ai fait de notre amitié en ce temps-là... ça me gêne un peu de vous le dire... pas grand-chose. De ma passion : un personnage de roman, un poète du jazz comme il l'était.

**Sarah** : J'ai lu votre roman. « *La balade du pianiste* ».

**Willis** : Qu'en pensez-vous ?

**Sarah** : Comme toujours... pour toujours... Ce que je veux dire, c'est que les histoires d'amitié sont aussi belles que les histoires d'amour.

**Willis** : Je vivais à l'époque avec de drôles de gens. Des gens riches totalement ruinés qui trouvaient le moyen de n'être jamais pauvres. Je m'essayais à cette prouesse avec un succès assez tiède. Mes vagabondages m'avaient permis de me marier avec Nancy et c'est en nous installant à l'Hôtel du Cap à Antibes, que je rencontrais à nouveau Charlie. À peine me vit-il qu'il me joua mon air préféré.

#### Unforgettable

**Willis** : Nous étions le plus souvent au bar après qu'une longue journée oisive de plus ait rongé mon compte en banque. Je persistais à pratiquer l'adage du riche ruiné jamais pauvre avec assez de déconvenues, mon banquier ne partageant pas du tout mon idée. C'est à cette époque que Charlie rencontra Sidney Bechet. C'était pour lui, rencontrer Dieu lui-même.

#### Petite Fleur – Musique seule

**Sarah** : Sidney Bechet était déjà un monstre sacré du jazz. Est-ce que cette rencontre marquait le début d'une amitié ?

**Willis** : De l'amitié et par-dessus de l'admiration sans aucun doute. Il a joué ce soir-là avec Sidney pour faire le bœuf et si bien que le patron - qui était musicien bien avant d'être restaurateur - s'était joint à eux en jouant de la batterie.

\*

#### -Scène 4 -

**Personnages** : Alexandre – Sarah – Willis

**Alexandre** : Charlie et Sidney... Ce ne furent pas les seuls ce soir-là. Ils sont montés jusqu'à cinq musicos. Il y eut cette soirée... Et beaucoup d'autres comme à Juan les Pins. Salut Willis.

Willis : Salut Alex.

**Sarah** : Attendez... Voilà ! On les voit ici tout les cinq. C'est bien ça ?

**Willis** : Oui, c'est ça ! Charlie, Sidney, Jean, le patron de l'hôtel dont j'ai oublié le nom

- Qui est Charlie ? -

**Alexandre** : Moustache !

**Willis** : Et...

**Alexandre** : Raymond, Ray, Ray Ventura. C'était quand ?

**Willis** : Mille neuf cents trente neuf, quarante à la louche d'après la photo. Ça me rappelle la Closerie des Lilas. On buvait à l'œil, la musique était bruyante et les fins de soirée encombrées. Encore un verre, un americano.

**Sarah** : Avec des olives ?

**Alexandre** : Le charme des jolies filles.

\*

## - Scène 5 -

**Personnage** : Willis - Alexandre

**Willis** : Bruyante et encombrée. Closerie des Lilas. Sidney Bechet et Mack McKendrick,

**Alexandre** : Le gars qui jouait du banjo...

**Willis** : ... se tapent dessus. Et c'était pas une mise en scène de coups de poing pour la presse. Dans le bar, ça a fait le vide en un instant. Les tables sont renversées. Les olives, se répandent sur le sol. C'est « Olive on Ice in Paris. » Un client hilare, un gros costaud qui tentait de sauver son gin martini reçoit un coup perdu... pan dans l'œil. Sydney, en plein effort se retourne suant et désorienté, il frappe au creux du bide d'un autre type qui bascule tout entier sur le sol en vomissant ses yeux. La foule prend parti pour Mack.

Sydney devient féroce. Deux coups rapides ! Mack en prends plein les dents. Il écume, il mousse. Le sang qui coule excite la foule. Mack fonce sur Sydney, le rate et plonge sa tête dans les seins d'une grosse dame. Impassible, la grasse le remet illico dans le sens du vent et ramène son gros nichon égaré dans son soutien-gorge.

Les deux hommes s'y remettent. Ils s'accrochent, se cramponnent. Suite de baffes, échange de beignes ! Mack vacille, ses yeux louchent, son nez coule. Sydney heureux, regarde le sang dégouliner sur la chemise de son adversaire. La foule fulminante applaudit, il salue. Très courte erreur.

Mack frappe. Sydney dérape, vacille puis s'écroule devant la porte des toilettes, le cul devant le trône. Il rampe, se traîne, s'accroche à la chaîne. Crac ! Il se fracasse le pif sur la cuvette. Il se retourne d'un coup, flingue en main ! Furieux, il tire dans le tas. Ça crie dans la Closerie. Les flics déboulent. Coups et blessures.

Comment tu disais Alexandre ? Bruyantes et encombrées ? Il vous reste des olives ?

\*

## - Scène 6 -

**Personnages** : Sarah – Alexandre – Willis – Le Pianiste

**Sarah** : Et Charlie comptait les coups depuis son piano ?

**Alexandre** : Il était là le soir de la bagarre ? Pas sûr.

**Willis** : Charlie était là ? Je ne me souviens plus... Non, non, il n'était pas là lors de cette aventure.

**Sarah** : A vous entendre, il me semble que Charlie justement n'était pas capable d'aventure !

**Willis** : Mauvaise interprétation mademoiselle ! Si cinquante ans de jazz, ce n'est pas une aventure !

**Alexandre** : Jeune fille, il n'est pas besoin d'être un héros pour être le Picasso du piano.

**Willis** : Charlie derrière son piano était le confident de nos récits d'alcooliques sérieusement teintés de mensonges et de plagiats. C'était le temps de l'alcool mou. Alors Charlie sortait ses trucs de magicien.

**Le pianiste** : Sarah ! Avez-vous un citron ? Asseyez-vous ici ! Placez le citron sur le clavier !

**Sarah** : Et maintenant ?

**Le pianiste** : Faites-le rouler de gauche à droite.

**Sarah** : Simplement ?

#### ***Piano Bar avec un citron***

**Alexandre** : Faire l'andouille au piano faisait partie de sa panoplie. Avec son rire et un citron, Charlie emmenait toute la salle jusqu'au bout de la nuit.

**Willis** : Le piano-bar, ce n'est pas que pour les baisés-tard.

**Sarah** : Charlie dans le rôle du pianiste bonimenteur. Quel cabot !

**Alexandre** : Comme tous dans ce métier. J'en ai fait mon fond de commerce jeune fille.

**Willis** : Après le numéro du citron, il sortait sa botte secrète, son élixir miracle : Libérace ! Il fallait bien réveiller les morts.

#### ***Libérace Boogie Woogie avec le public amimé par Willis***

**Sarah** : Qu'êtes-vous devenus tous les deux ?

**Willis** : Nancy souffrait d'une sale maladie psychique tandis que moi-même, je peinais à quitter l'alcool comme vous voyez. Avec Charlie, on s'est serré la main sur la terrasse de l'hôtel, voilà tout.

**Alexandre** : Oui, pour ta femme j'ai su. T'étais en Irlande, moi j'étais en tournée, je ne sais plus où. On s'est tous un peu perdu de vue à cette époque.

#### ***Summertime***

**Willis** : J'avais écrit sur la côte d'Azur, un roman qui se vendait assez bien et qui m'avait surtout permis de remeubler ma maison de Grasse, vidée par les huissiers. Un mois plus tard Nancy me quittait pour un fabricant de roulement à billes.

**Sarah** : La neige avait fini par fondre.

**Alexandre** : Il me semble surtout que Nancy est partie parce que tu ne la retenais plus.

**Willis** : Sûrement. Je portais mon statut de cocu avec résignation et ma bonne humeur d'autrefois avait fait place à un désir d'éviter toute amitié.

**Alexandre** : Et Nancy ?

- Qui est Charlie ? -

**Willis** : Schizophrénie. Un matin, j'apprends par Charlie que Nancy était parmi les victimes mortes dans l'incendie de sa clinique. C'était l'avant-dernière fois que nous nous parlions.

**Sarah** : Et votre dernier rendez-vous fût-il un bon moment ?

**Willis** : Ce fût à l'occasion de l'enterrement de Nancy. C'est lui le premier qui est venu me serrer la main. Sydney et Charlie s'étaient réunis autour de leur amie, dans l'église fleurie de lumière où le corps reposait. Charlie au piano, Sydney à la clarinette jouaient du Gershwin tandis que pour ma part, je restais sur mon banc.

Je me levai, lui serrai pour la dernière fois la main sur le parvis de l'église. Je ne l'ai plus jamais revu.

Une femme à son bras Charlie...

**Summertime**

**Sarah** : Charlie c'est un nom qui éclaire les bars et comme vous l'avez dit tous deux, les boîtes de jazz. Et pourtant, dans cet album, il y a très peu de photographies de lui.

**Alexandre** : C'est lui qui le voulait, je suppose.

**Willis** : Que je me souviens, y'a une série d'images, non ?

**Alexandre** : Je ne sais pas où elles sont passées.

**Willis** : C'est Ines qui les a ? Ou Jeanne ?

**Alexandre** : Ines, c'est possible.

**Willis** : Un dernier verre mademoiselle !

**Sarah** : C'est votre quatrième.

**Willis** : Ne vous en faites pas pour moi... j'ai neuf vies comme les chats ! On parlait des photos... il y a les enregistrements...

**Alexandre** : Il y a la musique du film. « Touchez pas au Grisbi ».

**Willis** : Mais ça, c'est ton aventure avec lui. (Un temps) Je vous laisse. Je vais rejoindre Ines au Dôme. La manière dont notre amitié s'est terminée... j'aurais pu écrire là-dessus. Cependant, la mer, quand elle se retire, il ne reste que du sable. Et que voulez-vous qu'un écrivain en fasse du sable ? Sur le sable, tout s'efface. Bonsoir. (*Exit Willis*)

\*

- Scène 7 -

**Personnages** : Sarah – Alexandre – Le Pianiste

**Sarah** : Vous êtes Alexandre Rondeau,

**Alexandre** : C'est mon nom.

**Sarah** : Guitariste ?

**Alexandre** : Oui.

**Sarah** : A vous entendre, vous êtes pour Charlie un long compagnon de vie. Racontez-moi.

**Alexandre** : Ça vous intéresse ?

**Sarah** : Vous étiez le témoin de ses débuts ?

**Alexandre** : Plutôt lui des miens.

**Sarah** : Vous pensez à l'épisode du duo improvisé que vous formiez avec Charlie ?

**Alexandre** : Vous savez ça vous ?

**Sarah** : Je vous l'ai dit, c'est dans son album. Regardez par vous-même.

**Alexandre** : Eh bien. Je les avais oubliées celles-là. J'étais un môme qui flottait dans l'incertitude du monde et l'indécision des choses. Je prendrai un Blue Lagoon façon Dingo Bar.

**Sarah** : Avec limonade ?

**Alexandre** : Non.

**Le pianiste** : Un cocktail né au Harry's Bar.

**Alexandre** : Juste. C'est Robert, un vieux barman copain de Charlie qui l'a créé.

**Le pianiste** : Il s'appelait Andy ou Robert ?

**Alexandre** : Robert c'était Paris, c'était la guerre, l'occupation. Andy, c'était le yéyé, le Negresco, ça sonnait comme Johnny.

**Sarah** : Vous avez su très tôt que vos grimaces étaient votre meilleure arme pour faire rire.

**Alexandre** : Vous avez raison, j'avais déjà ma drôle de gueule. A l'époque, chacun venait avec son bagage : trois chansons, deux couplets en poche. Ma carrière, je l'ai faite dans la catégorie : rigolo du jazz. Comme l'époque recherchait de nouvelles vedettes, on nous avait mis à disposition un loufiat du clavier. Charlie : la crème du piano-bar !

**Sarah** : Il est devenu assez célèbre mais pas autant que certains. Etonnant ce manque de succès déjà à l'époque. Il aurait dû être couronné... il n'en a jamais rien été.

**Alexandre** : Si, jeune fille, mais dans des royaumes que vous semblez ignorer. (Un temps) Un soir un chef d'orchestre nous remarque. Clins d'œil musicaux, pitreries en tout genre. On était devenu en un instant des duettistes. Le chef me fait signe. Mon côté zèbre lui avait tapé dans l'œil. Trois minutes plus tard me voici amuseur, guitariste, et meneur de revue. J'aurais été con de ne pas accepter. Le rêve ! C'était en mille neuf-cents vingt-huit. Donc, je monte à Paris et j'intègre seul l'orchestre et laisse sur le quai Charlie qui avait renoncé. Je n'ai jamais oublié que ce soir-là, c'est bien son talent de pianiste qui m'avait mis en avant et non mes grimaces de clown.

### **Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux**

**Sarah** : Il y a d'un côté le personnage, Charlie le pianiste, mais vous, connaissez-vous Edouard Charles Kohler ?

**Alexandre** : Vous connaissez son nom de ville ?

**Sarah** : J'écoute la radio... Radioscopie. France-Inter.

**Alexandre** : On n'était pas beaucoup à le connaître sous le nom d'Edouard pour ainsi dire personne. Même sa sœur et son beau-frère Romain l'appellent Charlie. (Un temps) Seul à Paris, je me sentais... Vous savez, je me suis toujours senti redevable envers lui. (Un temps) Moi, j'ai fait mon bout de carrière. Ça marchait tellement bien que je filais en bateau-croisière direction Rio, faire le pignouf en tête d'affiche. Et là, durant la traversée, qui je retrouve derrière son ivoire ? Charlie ! Charlie qui jouait Syracuse.

### **Syracuse – Musique et extrait des paroles - Alexandre**

Quoi qu'il en soit, mon numéro de rigolo arrivait à bout de souffle. Il fallait que je trouve autre chose. Donc, je propose à Charlie de me rejoindre, de prendre une place que je lui aurais faite. Il hésite, fait semblant de réfléchir... C'était non. Bref, on arrive à Rio et on se sépare bons amis.

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Une période où vous vous sentiez en bout de course.

**Alexandre** : Juste ! Fin trente-quatre, l'orchestre se prenait des fours. Applaudissements anémiques, chaises qui craquent, le public regardait l'heure. Le bide. J'avais beau me démener comme un beau diable, rien n'y faisait. Le spectacle était devenu aussi attractif qu'un voyage en Sibérie, troisième classe. Au secours !

J'ai tenté à nouveau de présenter Charlie au patron de l'orchestre pour sauver nos fesses. Bon Dieu ! J'avais le messie sur mon carnet d'adresses. Même Dieu le père ne savait pas où il créchait. Où est-ce que je l'ai repêché le bonhomme ? Dans son petit hôtel de Rio, toujours le même. Il a fini par accepter. Pas trop tôt.

**Sarah** : Vous recomposiez votre duo éphémère avec autant de succès ?

**Alexandre** : Un tabac ! Charlie avait tellement remonté le niveau qu'en une semaine le succès fut de retour. Il avait tellement bien pigé le public sud-américain, que ce continent est devenu pour nous le paradis sur terre. La planche à billets tournait à fond et au bout de dix mois, riches et crevés, nous avons posé nos valises à Buenos Aires. Un mois peinard. Hôtel de luxe, piscine, cocktail et soirées improvisées. C'est là que nous avons rencontré Ines pour la première fois. Une vieille copine qui vit à Bruxelles et qui peint des toiles de cul.

Bref ! Voilà qu'un soir, j'ai fait avec Ines un vol avec un pilote totalement givré, Saint Ex, qui s'était levé une poulette à l'Alliance Française. Il voulait faire sa demande en mariage dans le ciel et avait pour cela besoin de témoin, moi, Charlie et quelques autres. On est tous monté dans le zinc. Tu parles d'un manège à sensation, d'un voyage au bout de la nuit. Ce cinglé foutait son avion en piqué comme un pilote de chasse afin que la miss l'embrasse. C'était sa vertu ou notre vie !

\*

## - Scène 8 -

**Personnages** : Alexandre – Ines

### **Voyage au Bout du Vol**

**Alexandre** : Premier piqué du pilote de guerre amoureux... C'est ma voisine de place, la première qui a vomi à travers le couloir et entre les sièges...

**Ines** : Ça a fait le vide en un instant... Les autres passagers se sont mis à faire des efforts fous durant la voltige pour supporter l'odeur... Accrochés à leurs ceintures... ça dégueulait sans manière, au petit bonheur...

**Alexandre** : Y avait qu'un seul sac en papier dans tout l'habitacle.

**Ines** : Rapidement rempli par quatre vomitiques affalés, coincés à bras-le-corps...

**Alexandre** : Le pilote fou donnait la mesure... « Épousez-moi » qu'il disait encore!

**Ines** : « Pas question » qu'elle lui répondait !

**Alexandre** : L'as-pilote passait sa frustration sur les commandes de l'avion. À chaque piqué vers le sol, à chaque virage sur l'aile, à la remontée brutale vers le ciel, un bon rendu des passagers.

**Ines** : A la descente en vrille, suivi d'un nouveau virage sur l'aile qui nous plaquait dans nos sièges, au moins trois dégueulés bien plus opulents, plus compacts... L'avion se redresse à la verticale

- Qui est Charlie ? -

dans le silence des passagers mourant de renvois... Silence des moteurs... plus de résistance ! L'avion tombait du ciel !

**Alexandre** : Sur l'horizon de la cabine, sur les sièges, les petits fours de l'Alliance française étaient devenus liquides... Le champagne, les alcools étaient devenus solides... Tout dégorgeait ! Nouvelle demande en mariage du pilote.

**Ines** : Refus net de la dame... Encore un piqué brutal de l'avion : les âmes s'échappent... on les retrouve à la montée suivante dans un reflux de glaires et d'odeurs... Un looping, deux loopings et il en suite encore par le nez. C'est trop !...

**Alexandre** : Un passager implore, il hurle au ciel : mais qu'elle dise oui nom de Dieu !

**Ines** : On va tous mourir !

**Alexandre** : Un autre s'évertue à prier Dieu. Dans sa supplique, dans un hoquet, lui revient une framboise entière d'une mignardise qui tombe sur son pantalon !... Il la reluque avec épouvante... Il en louche... Il n'a vraiment plus rien du tout !

**Ines** : Troisième looping, tous voudraient vomir de leurs deux yeux et mourir si près des cieus... Le pilote insistant est à nouveau éconduit par sa belle : pas question ! Il remet ça ! Les passagers s'accrochent aux fauteuils, tandis qu'une autre passagère s'écroule contre les hublots...

**Alexandre** : Il lui est remonté un peu de saumon... L'horreur... Soudain, le calme plat... Elle accepte. Le pilote amoureux est aimé de sa belle... L'avion vole, puis se pose comme une fleur... Fin du vol de nuit.

**Ines** : En plus du baiser, elle lui écrira une lettre d'amour de quarante pages.

\*

## - Scène 9 -

**Personnages** : Alexandre – Sarah

**Alexandre** : Ça ressemblait plus à une scène de ménage qu'à une demande en mariage. Mourir avant de s'unir, c'est le veuvage sans héritage !

**Sarah** : À un certain moment, vous vous êtes disputés avec Charlie. Avait-il une soif de vie différente de la vôtre ? Et vous, que buviez-vous pour vous éteindre ?

**Alexandre** : Je buvais de tout, c'était une époque comme ça. On buvait des filles, on buvait du fric, on buvait des rêves. De vrais lions. On avait un duo au poil, on aurait pu s'en mettre plein les fouilles tellement il était bon. J'ai tout fait foirer. J'ai louché sur le pognon d'une héritière millionnaire. Il m'a dit : Gaffe à toi, t'es un con, n'y va pas !

**Sarah** : T'es un con !

**Alexandre** : Celui qui ne s'est jamais fait traiter de con par Charlie, ne l'a jamais rencontré. Bref, j'ai eu tort. Pas de surprise, je suis rentré à Paname fauché comme les blés, escroqué par un millionnaire de cinéma. On s'est disputé, on s'est perdu de vue.

**Sarah** : En perdant votre crinière. (Un temps) Vous êtes ému ?

**Alexandre** : Qu'est-ce que vous croyez jeune fille ! La honte est un poison sans antidote.

**Sarah** : Pardonnez-moi. (Un temps)

**Alexandre** : Toutes ces questions, c'est vrai ! Je trouve ça gênant. (Un temps)

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Bien, n'en parlons plus. Je ne voulais pas vous froisser. (Un temps)

**Alexandre** : Je pourrais avoir un verre ? Je crois que je voudrais bien un verre. (Un temps) C'était une époque de fauché où pour un franc, t'avais une saucisse de Toulouse et de la purée. Lui, il en a vu passer des bouffeurs de purée. Cocteau, Hemingway et Picasso. C'était de la purée, oui, mais gratinée ! De toute cette bande, comme l'a dit Willis, Charly est tombé amoureux d'une photographe : Mary, Mary Wallace. Une petite fleur qui lui offrit du bonheur durant six mois jusqu'en mai quarante, où elle a eu la pétoche des chleus. Elle le laissa tomber pour un paquet de clopes en se barrant au pays des pyramides sans se douter que les teutons auraient la même idée qu'elle, quelque temps plus tard. (Un temps) Charlie, je ne l'ai pas vu pendant des années. Un jour, je le recroise, comme ça, à la sortie d'une bouche de métro. Il était un peu en panne.

**Sarah** : Vous retrouviez un ami.

**Alexandre** : J'avais un vieux copain, Larry Adler, un joueur d'harmonica, qui cherchait un pianiste pour former un duo. Je lui file le tuyau – tiens donc, je lui devait bien une fleur - et Charlie interprète au piano la musique de « Touchez pas au Grisbi », avec Larry.

**Sarah** : Elle est là votre antidote.

**Alexandre** : Il a même fait de la figuration dans le film, enfin je crois. Il s'est fait copain avec Gabin. On était en quoi... en cinquante-six quelque chose comme ça.

### **Touchez pas au Grisbi**

**Sarah** : Les souvenirs sont faciles à froisser. Pensez-vous avoir parfois déchiré ceux que vous avez eu avec Charlie ?

**Alexandre** : Déchirer des souvenirs, un ou deux peut-être. Oui, je lui dois beaucoup à Charlie. Moi, je n'ai pas été qu'un bon pote. Déchirer, c'est parfois assez juste. La dernière fois que je l'ai vu, c'était il y a un an sur la Côte d'Azur, à Juan-les-Pins. On s'est retrouvé comme si on ne s'était jamais quitté.

### **Les feuilles mortes**

Avec Charlie ce fut des années royales. J'ai de très bons souvenirs avec lui. Je lui serrerais volontiers la main. (Un temps) Charlie, un môme... je ne sais pas.

\*

## **- Scène 10 -**

**Personnages** : Jeanne – Alexandre – Sarah

**Jeanne** : Bonsoir Alexandre.

**Alexandre** : Jeanne !

**Sarah** : Bonsoir.

**Jeanne** : Vous évoquiez le temps où nous étions heureux ?

*(Alexandre invite Jeanne à danser – Les Feuilles Mortes)*

**Alexandre** : Oui. En ce temps-là la vie était plus belle.

**Jeanne** : Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.

**Alexandre** : Les feuilles mortes se ramassent à la pelle.

**Jeanne** : Tu vois, je n'ai pas oublié.

**Alexandre** : Les feuilles mortes se ramassent à la pelle.

- Qui est Charlie ? -

**Jeanne** : Les souvenirs et les regrets aussi. (*Exit Alexandre*)

\*

## - Scène 11 -

**Personnages** : Jeanne – Sarah

**Jeanne** : Charlie. Nous étions amis, nous étions heureux. Ça n'a pas suffi. L'alcool a le monde derrière lui, qui l'aime et le soutient. On lui pardonne ses frasques, on danse avec lui, on chante et puis un jour, c'est lui qui vous tient la main, qui danse avec vous, qui chante avec vous et soudain vous lâche en plein vol et vous atterrissez dans les récits des vies saccagées et détruites. Je m'y suis brûlée plus que les ailes, que j'avais jolies d'ailleurs.

**Sarah** : Pourtant vous portez bonne mine.

**Jeanne** : Si j'avais trente ans de moins, vous ne me l'auriez pas dit ! (Un temps)

**Sarah** : Qu'est-ce que je peux vous offrir ?

**Jeanne** : Il fût un temps... je vous aurais commandé un Black Shadow. Je vous en aurais commandé même vingt. Mais aujourd'hui... un Perrier.... rondelle tout de même.

### Little Jazz Bird

**Sarah** : Jeanne Chanta, vous avez eu une carrière au cinéma comme une comète.

**Jeanne** : Je n'ai pas de réponse. Pourquoi vous me dites cela ? Vous me parlez comme une journaliste. Vous tenez ça d'où ? Comment savez-vous mon nom ? Paris-Match, Jour de France ?

**Sarah** : Les cahiers du cinéma. J'ai suivi votre carrière, vu vos films. « Une seconde de trop », « Quelques heures tendres, » « Les jours heureux ».

**Jeanne** : Alors là, ça claque... Pile dans la cible !

**Sarah** : Il vous arrive de vous poser la question... du temps qui file...

**Jeanne** : Qu'il foute le camp ! Je ne vais pas le regretter.

**Sarah** : Bien, bien... n'en parlons pas.

**Jeanne** : Bien sûr que je me pose des questions ! Naturellement que je me pose des questions ! Vous en avez de ces questions ! (Un temps) J'ai gaspillé mon amitié avec Charlie en me gaspillant moi-même. Je me sauvais de la réalité que j'avais provoquée par l'illusion de l'alcool que j'avais choisi. (Un temps)

**Sarah** : On souffre parfois de ce que l'on provoque.

**Jeanne** : Qu'est-ce que vous en savez ? C'est vrai quoi !

**Sarah** : (Un temps) C'est ce que vous dites dans certaines interviews. Comment l'avez-vous connu ? Était-ce inévitable ?

**Jeanne** : Totalement ! Charlie, je le trouvais beau. Il riait tout le temps. On était toutes amoureuses de lui. Le rire c'est séduisant, la musique c'est érotique. Alors le mélange des deux est irrésistible.

**Sarah** : Vous alliez vous brûler les ailes que vous me disiez jolies ?

**Jeanne** : Broadway – Début quarante, Broadway m'avait engagée et c'est Charlie qui nous accompagnait au piano durant les répétitions. J'étais toute folle de jouer, chanter, danser. Des grandes vedettes sont venues me voir. Fred Astaire m'a félicité en personne. Quel trac j'ai eu ce jour-là. Un trac qui m'a tourné la tête quand le metteur en scène du spectacle m'a demandé ma

main. À mon mariage, il y avait Liberace, Fred et Ginger et naturellement Charlie .

**Sarah** : Les mariages sont l'occasion de faire de belles rencontres. Il y eut celui musical entre Charlie et Liberace justement.

**Jeanne** : C'était plutôt un amour de vacances.

**Sarah** : On les voit les deux sur scène dans cet album lors d'un concert à Las Vegas.

**Jeanne** : Liberace, un pianiste à fourrure jouait du classique fourré à la crème anglaise pour les mères de famille surexcitées aux cheveux bleus. Tandis que Charlie, un pianiste en nœud papillon, jouait du jazz sauce café de Paris pour des maris chauves et cocus.

**Film - Making Love – Fred Astaire – Ginger Rodgers à l'écran - Trois musiciens sur scène en frac**

**Jeanne** - Stoppez le film ! Là ! Au piano ! C'est Charlie. Si c'est bien lui. N'est-ce pas ?

**Musicien 1** *J'avais fait un bœuf avec lui, un soir de réveillon. Charlie, un type sans histoire qui en racontait pas mal. Des histoires de jazzman, de vedettes du clavier. Je garde un bon souvenir de lui. Un bon tapeur. Il avait un peu la gueule du baroudeur de bar. Marié ? Je ne sais pas.*

**Musicien 2** *Je ne me souviens pas bien de lui. Faut dire qu'on était beaucoup sur le tournage de la RKO et je n'avais d'yeux que pour Fred et Ginger. Ils dansaient avec les étoiles ces deux-là. Charlie, je ne m'en souviens plus. Juste son nom. C'était son vrai nom Charlie ?*

**Musicien 3** *Ce type jouait tout. Et des piano-bar, j'en ai vu. Ils savent tous jouer du Mozart à la manière de Glenn Miller. Lui, c'était différent. Il jouait Mozart à la manière de Glenn Miller à la manière de Charlie. Je l'ai jamais revu. Il vit toujours, en France je crois ?*

**Jeanne** : Puis il y a eut cette nuit à Los Angeles où tout s'est arrêté. À la fin de cette soirée, il me restait que la petite monnaie des rêves que j'avais eus. Cette nuit m'a tout pris, j'y ai tout laissé. J'étais devenue totalement alcoolique. Allez le tapeur, jouez-moi un air ! Comment vous appelez vous ? Dans le fond qu'importe ! Je m'en fous ! Jouez-moi un air d'alcoolique... ça doit bien exister un air d'alcoolique ?.

### Musique improvisation au piano

**Sarah** : À ce moment-là, vous étiez consciente qu'il allait se passer quelque chose ?

**Jeanne** : Non, pas du tout. Charlie ce soir-là, glissait sur son ivoire. Pour moi, Charlie vivait dans le grand monde des vedettes d'Hollywood et je le retrouve au bas de l'échelle dans un hôtel, l'Hôtel Beverly Hilton à Los Angeles, à 50 dollars la soirée.

**Sarah** : Vous étiez déçue ?

**Jeanne** : Vous en avez de ces questions ! Vous m'emmerdez avec vos questions (Un temps)

**Sarah** : Il me semble que vous faites semblant de me répondre.

**Jeanne** : C'est le problème avec la vérité, elle déçoit. Vraiment !

**Sarah** : On bavarde simplement. Je pensais que c'était ce que l'on faisait. (Un long temps)

**Jeanne** : Arrêtez de faire la tête. C'est désagréable.

**Sarah** : C'est vous qui êtes désagréable.

**Jeanne** : Mademoiselle, quand on pose des questions, on supporte les réponses. (Un temps) Et cessez de faire l'enfant. Je ne suis pas là pour être un père Noël qui remplit vos petits souliers. Tâchez déjà de rester dans les vôtres.

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Depuis combien de temps marchez-vous les pieds nus ?

**Jeanne** : Certain marchent pieds-nus sur des lits de braise, ils ne s'en portent pas plus mal.

**Sarah** : Alors si ce n'est ni le chemin ni les pieds qui blessent ?

**Jeanne** : Si j'avais une réponse, je ne serais pas devenue alcoolique. (Un long temps) Ne faites pas attention à ça.

**Sarah** : Vous étiez heureuse de le revoir ?

**Jeanne** : J'étais déçue. Déçue de moi-même. Cet hôtel, je l'avais choisi discret avec une jolie vue sur les vagues, pour un cinq à sept. J'aime la mer. (Léger temps) J'ai encore un petit appartement à Nice. Vous connaissez ? La Promenade des Anglais, le Negresco...non ? (Un temps) Si j'étais heureuse ? Je faisais semblant et j'avais de quoi le faire. Ce soir-là à Los Angeles, je me suis retrouvée à la case départ, mes rêves en moins, l'alcool en plus.

**Sarah** : Le soleil se couchait derrière quels nuages ?

**Jeanne** : J'ai présenté mon amant comme un ami et mon ami comme un souvenir. Charlie jouait des extraits de comédies musicales pendant que je jouais la mienne. Mon amant ressemblait à Clint Eastwood. Je l'avais extrait des draps de sa femme pour le mettre dans mon lit que mon mari peinait à chauffer. Vers onze heures du soir, les tables se dégarnissent, ne restent que les traîneurs qui attendent comme des connards que « Madame » se décide enfin à leur donner autant d'affection que le poids de l'addition.

**Jeanne** : Charlie a reçu la balle destinée à mon amant. Mon mari avait raté la vedette de western et tiré sur le pianiste. Affolée, je me suis plus occupée de moi que de mon amant, de ma réputation que de mon ami et j'ai fui. (Un temps)

**Sarah** : Vous sentiez-vous sombre.. cruelle... peut-être ?

**Jeanne** : Je n'étais pas cruelle ! Je n'étais pas cruelle !! Je ne suis pas cruelle !!!

**Chopin**

\*

- Scène 12 -

**Personnages** : Jeanne – Le pianiste - Robert

**Sarah** : Bonsoir Monsieur. Que puis-je vous servir ?

**Jeanne** : Tiens voilà Robert ! Robert arrive toujours. Il vient toujours mon Roro. Ce bon gros Roro. Oh... le voilà qui boude mon Roro. (Un temps) Charlie est resté trois mois cloué dans un hôpital avec des douleurs qui lui rouaient le dos comme un condamné.

**Robert** : Il a mis six mois à pouvoir se lever sans aide.

**Sarah** : Jeanne, avez-vous eu l'impression à cette époque d'avoir perdu votre souffle ?

**Robert** : Une femme comme elle... les séductrices ça aiment les conquêtes. Elles s'attachent surtout à celles qui leur glissent entre les pattes.

**Jeanne** : J'ai cru pendant longtemps être une sorte de Célimène courtisée et admirée. À la fin de la pièce, comme Alceste, l'alcool était encore le seul disposé à m'aimer.

**Robert** : C'était même l'amour fou.

**Sarah** : Ma question vous ennuie un peu ?

- Qui est Charlie ? -

**Jeanne** : C'est vous qui m'ennuyez à la fin ! (Un temps) Je sais ce que je suis devenue. Une comète à la dérive, divorcée, mère d'un enfant que je n'élève pas... faible et insupportable.

**Robert** : Qui regarde seule et pathétique les films de Fred et Ginger.

**Jeanne** : Souviens-toi Robert que l'alcool est une putain dont tu as été le maquereau toute ta vie.

**Robert** : Et que nous vivons dans le même bordel. Non de Dieu Jeanne ! Un peu moins de honte te ferait du bien !

**Jeanne** : Oh, voilà mon Roro qui ne boude plus, il se fâche maintenant ce bon gros Roro. Il prend soin de moi. Regarde-moi Robert ! J'essaye de la dépasser cette honte. Tous les jours (Un temps) Et la vie qui n'en finit pas de me laisser belle. (Un temps) Rencontrer Charlie, ce fut une joie que j'ai totalement gâchée pour avoir préféré une situation d'amante qui n'avait aucun sens à un rôle d'amie qui en avait un.

**Sarah** : Vous désirez mourir confortablement ?

**Robert** : Elle n'en n'aura jamais le courage.

**Jeanne** : Aujourd'hui nous vivons en Grèce. J'aime la mer. Peut-être que je vais écrire un livre, une manière de laisser un nom dans l'écorce.

Un enfant, non... je ne sais pas. Il l'aurait mérité, mais pas de moi. On ne mérite pas un enfant, mais un enfant peut mériter un père comme Charlie. Il est en Floride ? C'est ça ? (Un temps - Au pianiste) Tenez machin, votre pourboire ! (Exit Jeanne)

\*

## - Scène 13 -

**Personnages** : Robert – Sarah – Le Pianiste

**Robert** : L'alcool, Jeanne n'y a vu que du feu. Elle a beau se raidir, chez elle le regret ne perd jamais ses droits. Elle n'est pas responsable de son passé, mais de ce que j'en vois chaque jour, je dis qu'elle est responsable de ce qu'elle en fait.

**Le pianiste** : Alors ce soir, ce sera Robert ou Andy ?

**Robert** : Andy c'est le barman qui fait parler les autres. Ce soir, puisque c'est à mon tour de parler, ce sera Robert. Dites le tapeur... Il y a un air que j'aimais bien... La, la, la, la... vous savez ? La, la, la, la...

### So What

**Le Pianiste** : C'est ça ?

**Robert** : Oui ! Vous êtes très fort. Il est très fort. J'ai changé d'avis... Un Side Car s'il vous plaît mon p'tit. Et prenez en un pour vous le tapeur... je vous l'offre.

**Le pianiste** : Merci.

**Sarah** : Charlie était votre ami ?

**Robert** : Non. Pas du tout. Je vais vous dire... Charlie et moi, on n'était pas les mêmes. Un peu comme chien et chat, la politesse en plus. Tu sais, mon p'tit, on vivait une drôle d'époque qui aurait pu laisser nos carrières au vestiaire et nos vies au cimetière.

**Sarah** : Je sais Charlie secret comme beaucoup sur les années de guerre ? Pensez-vous Robert, qu'il aurait voulu autre chose ? Une famille peut-être ?

**Robert** : La guerre... Vous savez ça vous ? Secret sur les années de guerre... oui, de ce que j'en sais, il avait quelques raisons de la boucler, le pianiste rigolard. (Un temps) Pour le reste, une famille, difficile à dire. Oui, p't-être. Il y a eu quelque chose avec une petite qui l'avait à la chouette. Comme je te l'ai dit... Je ne le fréquentais pas. Salut, salut. Il m'énervait avec son rire à la con et ses fringues de Milord. C'est vrai quoi... Quand on lui racontait une blague, on ne savait jamais s'il riait ou s'il éternuait.

**Sarah** : Toujours son rire... Pas d'amitié entre vous donc.

**Robert** : Non. (Un temps) Je préférerais rester derrière mon bar.

**Sarah** : Et Charlie sur son ivoire.

**Robert** : C'est ça. Si je te disais mon p'tit, tous ceux que j'ai croisés de l'autre côté de mon bar. Politiques, vedettes et des cons grisés sur zinc. Tu sais, à partir d'une certaine heure et une certaine dose d'alcool, tout le monde me racontent sa vie. Des divorces, des conneries. Il y en a même un qui m'a confié le meurtre de sa femme. Femme qui, pour la petite histoire attendait au fond de la salle que son mari lui rapporte sa commande.

**Sarah** : Des confidences qui vous donnaient quelques raisons de vous réjouir ?

**Robert** : Réjouir ! Se réjouir ! T'es à côté de la plaque p'tite... c'était la guerre ! Réjouir ? Non mais franchement... Se réjouir... Pourquoi pas collaborer ! (Un temps) On a bossé tous les deux au Ritz depuis l'occupation peinarde jusqu'au bordel de la Libération.

**Robert** : Tu sais mon p'tit, durant l'occupation, barman et pianiste au Ritz, ça te garantissait des repas chauds et un salaire pas si mal. Si on y rajoute les pourliches, ça faisait bien le mois. Fallait pas être trop regardant d'où l'oseille venait. Mais ne pas être regardant quand on ne vous regarde pas, dans le fond, c'est assez facile.

En juillet 40, y'en avait qui nageaient en eaux troubles, qui mangeaient des huîtres sur les balcons alors qu'en bas, ça fusillait à tout va... La croix gammée flottait rue de Rivoli pendant que le roi de Paris, le cou monté au-dessus de son écharpe se pavanait dans les restaurants de luxe. Drôle d'époque. Charlie et moi, on s'en est bien tiré. Mais dans le genre grand bastringue, il y a un type qu'on a connu tous les deux. Un ricain, un baroudeur totalement cinglé du ciboulot, Hemingway, l'écrivain !

*Général Leclerc ! Je veux être le premier à libérer Paris !*

*Ah, en voilà une trouvaille ! Je ne l'aurais pas dit mieux moi-même.*

*Donnez-moi des hommes, un char ou la «2<sup>ème</sup> DB » dans son entier et je vous fais le boulot !*

*Mais vous êtes saoul ?*

*Je le suis en permanence, l'argument n'est pas recevable !*

*Hemingway !*

*Lui-même envoyé par le général Patton.*

*Ah oui. La liberté de la presse... Pure invention !*

*La seule écriture valable, c'est justement celle qu'on invente Général ! C'est ça qui rend les choses réelles !*

*Chacun son métier Monsieur ! Vous écrivez l'histoire et moi je la fais. Se donner le beau rôle, ce n'est pas en avoir un. Qu'on me vire ce clown nom de Dieu !*

**Robert** : Alors ce dingue à cigare, s'est fichu dans la tronche de libérer le Bar du Ritz à lui tout seul. Ça partait dans tous les sens mon p'tit ! Les militaires dégageaient les militaires, les civils tondaient les civils et les collabos rejoignaient les résistants de la 25<sup>ème</sup> heure !

Wraoummm ! Ce type arrive en jeep avec son fusil-mitrailleur et déboule au Ritz comme un capitaine d'infanterie. Badam badam badam, il monte dans les étages ! Trrraaa ! Ferraille sur les plumards, Bouh haaa ! fiche une trouille bleue à deux chleus qui se planquaient et badam badam badam fonce tête baissée au bar en gueulant comme le général Patton ! (Un temps) Et là, je ne sais pas ce qui s'est passé.

**Sarah** : Quoi donc ?

**Robert** : Il a flingué froidement les deux allemands dans le hall d'entrée.

**Sarah** : Qui ça ? Hemingway ?

**Robert** : Mais non ! Ce con de Charlie.

**Sarah** : Quelle horreur ! (Un temps) Peut-être que ce n'est pas vrai... Que c'est pas lui... Vous l'avez-vu tuer ces deux soldats ?

**Robert** : Je sais ce que vous pensez... mais c'est vrai ! J'y étais.

**Sarah** : Vous y étiez, mais vous ne l'avez pas vu.

**Robert** : Et vous non plus ! Ce jour-là, au Ritz, c'était pas la foule des jours de solde mon p'tit !

(Un temps) J'ai rien pigé au truc. Règlement de compte, folie du jour. Va savoir d'où il le sortait son flingue ce con. On n'allait pas les regretter d'accord, mais ça... Ces deux boches sur le sol, c'était moche. (Un temps) Putain de guerre, n'importe qui fait n'importe quoi. Été quarante-quatre... un drôle de cirque avec le grand Charles comme Monsieur Loyal.

« *Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré par lui-même* »... le reste c'est de l'histoire

Charlie, il l'avait à la bonne, l'alcoolique de la 4<sup>ème</sup> division. Ils sont devenus copains assez rapidement et se sont quittés grands amis. Le drôle de zèbre est reparti suivre les combats dans les Ardennes. Fin de la guerre.

**Sarah** : La fin de la guerre, la fin aussi d'une vie. Je veux dire par là, le début d'une nouvelle vie pour vous et pour Charlie ?

**Robert** : Pour moi, ce fut assez simple, retour au Ritz dès le lendemain. Puis au Negresco à Nice où je me suis installé et marié huit ans plus tard avec Jeanne. Pour Charlie... C'est l'époque du disque qui s'est imposée, mon p'tit. Les enregistrements reprenaient. Charlie trouvait des cachetons en proposant ses arrangements à de jeunes vedettes qui débutaient dans le métier.

### **Jolie môme – Chant - Duo**

Après s'être vendu aux Allemands sur la Rive Droite, le petit monde des artistes passait sur la Rive Gauche. C'est une autre génération qui arrivait. De ce que j'ai compris... il a surtout laissé la chance à d'autres. Des mômes, des p'tits coquelicots de la chanson à texte.

**Sarah** : Ce sont eux sur cette photo ?

**Robert** : Ici, c'est Mouloudji, là derrière c'est Gainsbourg, Charlie naturellement et Juliette Gréco. Tous débutaient un temps que ceux de vingt ans commençaient à peine à connaître.

### **La Bohème**

**Sarah** : Bon, il est vrai que c'est un peu gênant ce passage d'une rive à l'autre.

**Robert** : Charlie a eu la politesse de laisser cette époque à ceux qui devaient la vivre.

**Sarah** : Une période où rien n'était simple, ni évident, ni prévisible, où chaque instant était intensément vécu.

**Robert** : Oui. Et tout ce que je vous ai dit est vrai, gravé à chaud dans ma mémoire.

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Vous pensez donc qu'il s'était retiré des claviers ? Je veux dire du Piano-Bar.

**Robert** : Pas du tout. Je l'ai retrouvé plus tard sur le Normandie totalement par hasard. Toujours bien fringué et son rire à la con. Un de ses derniers voyages, disait-il. Il rêvait de se poser au chaud, soulager son dos au bord de l'océan.

**Sarah** : C'est ce qu'il a fini par faire. Arrivé à son âge, à votre âge, on sait ce que l'on a aimé, ce que l'on a été, ce qui nous a fait rebondir. Y'a-t-il eu dans la vie de Charlie quelqu'un qui l'a fait rebondir ?

**Robert** : Mary. Je ne te l'ai pas dit mon p'tit ? Mary l'a aimé. La guerre, le piano-bar... Un pianiste, ce n'est pas un avenir pour une gosse en ce temps-là. Et puis quoi, il y avait quinze, vingt ans d'écart entre ces deux. Et va savoir ce qu'ils se sont dit. Mary, elle a ouvert son studio de photo à New York, j'en sais pas plus.

**Sarah** : C'est ça.

**Robert** : Non, pas d'enfant que je sache... Il a un même Charlie ? Qui ça, vous ? Ah, ben ça alors... ah, ben ça alors ! Quel salopard ! (*Exit Robert*)

\*

## - Scène 14 -

**Personnages** : Le Pianiste – Sarah

**Le pianiste** : C'est l'heure de ma pause. Il n'y a pas grand monde ce soir. (*Exit le pianiste*)

**Sarah** : (*Exit Sarah, puis voix off*) Il était plutôt drôle Robert vous ne trouvez pas ? On a refait la libération de Paris dans un fauteuil. Charlie, en combattant sans uniforme qui a réglé ses comptes entre les cris de l'épuration et les bals de la libération. Coup de toilette ou un mauvais coup ? On ne saura jamais.

**Le Pianiste** : Je me méfie des souvenirs.

**Sarah** : Moi aussi. Les mots ne sont pas plus authentiques que la réalité.

\*

## - Scène 15 -

**Personnages** : Romain – Sarah

**Romain** : (*Seul un long moment*) Qui est au piano ce soir ? Bonsoir... C'est l'album de Charlie ?

**Sarah** : Il l'a oublié.

**Romain** : Non, on abandonne pas un album photo, ce n'est pas roman de gare. Et surtout pas Charlie.

**Sarah** : Vous le connaissez... Vous connaissez Charlie... disons personnellement ? Vous êtes... ?

**Romain** : Je suis son beau-frère... Ici, sur cette photo.

**Sarah** : Mon oncle Romain !

**Romain** : Sarah.

**Sarah** : Je suis impressionnée. Surprise.

**Romain** : Et moi... heureux de te rencontrer. Alors, de passage ou tu restes ?

**Sarah** : Je reste.

**Romain** : Paris ?

**Sarah** : Orléans. Je peux t'offrir un armagnac ?

**Romain** : Volontiers. (Un temps) Alors... raconte... tu es amoureuse, mariée, enfant ?

**Sarah** : Oui. Non. Non. Une habitude de famille que d'avoir ses amours en France. On s'embrasse.

**Romain** : (Prends la bouteille d'Armagnac) Tu sais que 1903 c'est mon année de naissance.

**Sarah** : Tu es sur cette photo avec Charlie ?

**Romain** : Et Charles Trenet.

**Sarah** : « À Charlie, avec amitié et admiration : Charles Trenet ». On dirait que vous aviez le même âge avec Charlie ?.

**Romain** : Nous avons le même âge. Voisins de palier, élèves du même degré dans la même école et joueurs de foot sur terrain vague. Un quadriptyque qui a forgé toute la mythologie de notre jeunesse.

**Sarah** : Un tableau comme une photo.

**Romain** : Une photo de Doisneau. Culottes courtes et doigts sur la sonnette.

**Sarah** : Quel était le tableau de vos parents à tous deux ?

**Romain** : Nous habitons au 78, rue Saint-Dominique, au second étage. Son père, ton grand-père Gustave, possédait une menuiserie. Le mien travaillait dans la serrurerie de laiton. Quant à nos mères, ta délicieuse grand-mère Florentine, elles employaient comme à l'usine des bonnes à tout faire.

**Sarah** : Il y a quelques jours, je me suis promenée dans le 7<sup>ième</sup>. J'ai dîné en terrasse, à la rue Clerc.

**Romain** : Le quartier du Gros-Caillou.

**Sarah** : Il me semble... oui. Dans les squares, il y avait des enfants qui se giclaient aux fontaines... Ils fondaient comme vous hier leurs amitiés de demain.

**Romain** : Sûrement. Charlie c'était un titi des faubourgs, j'étais un gamin de Paname, nous sommes autant attachés à notre quartier qu'à notre amitié. J'y vis toujours d'ailleurs : rue de Grenelle, j'ai gardé toutes mes habitudes de vieux parigot.

**Sarah** : Le père de Charlie voyait votre amitié d'un oeil noir, c'est ce que ma mère m'a rapporté.

**Romain** : Elle a bien dit. C'était un professionnel du « faire semblant ».

**Sarah** : Vingt ans, c'est l'âge de la bagare. Pourtant Charlie n'a jamais choisi de parti. Pourquoi ?

**Romain** : Tu sais, Charlie n'est pas Gavroche. Comme tout oiseau, il préféra l'envol. Dès qu'il a découvert le jazz, son piano devint clandestin : le jazz devenait sa double vie, mais légitime.

**Sarah** : Tu as condamné ? Ce n'est pas le rôle d'un avocat.

**Romain** : Un avocat que je n'étais pas encore. C'est ton grand-père qui a allumé l'étincelle de ma vocation. Il était témoin dans une sordide affaire concernant mon propre père. En épousant sa fille, ta tante Caroline qu'il n'aimait plus pour cette raison, je pense que j'ai achevé le taureau dans l'arène.

- Qui est Charlie ? -

**Sarah** : Charlie est étrangement sans affiche, sans image, sans disque.

**Romain** : C'est ça ton père : le talent sans la gloire. C'est tout le paradoxe du bonhomme.

**Sarah** : Il me semble qu'il n'avait besoin de personne au milieu du désert. C'est un peu triste.

**Romain** : « Malheur à l'homme seul » c'est ton idée ? Tu sais les gens de talent sont souvent solitaires.

\*

## - Scène 16 -

**Personnages** : Romain – Sarah – Le Pianiste

**Sarah** : Et quand ils tombent, qui les relèvent ?

**Romain** : La providence, l'amour, l'amitié... même la justice dans les meilleurs des cas.

**Sarah** : Et dans le pire, l'alcool, la drogue...

**Le Pianiste** : ...ou le chocolat.

**Sarah** : M<sup>e</sup> Jacques Isorni et toi M<sup>e</sup> Romain Chaignon. « Pour Romain Chaignon dont la parole sera d'or. Amicalement Jacques Isorni. » 1945 ?

**Romain** : Tiens, c'est lui qui l'avait. Oui. 23 juillet 1945. Procès du Maréchal.

### **Maréchal Pétain à la Radio**

« C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. »

**Romain** : On connaît la suite... Il n'était plus question de poésie des prétoires, mais quelque chose de supérieur, le jusqu'au-boutisme de nos principes de droit.

**Sarah** : Il avait sa musique, tu avais tes plaidoiries. On m'a dit que tu venais dans les boîtes où il jouait, mais est-ce que lui venait t'écouter ?

**Romain** : Oui, souvent. Tu sais Charlie prétend que tout le monde est démocrate, que tout le monde est égalitaire et - qu'à une voix de majorité - les femmes ont une âme... Mais il dit aussi, que tout le monde n'est pas persuadé de la légitimité de la présence d'un avocat dans un prétoire. N'empêche, un jour il m'a dit :

« Tu as raison. Même le dernier des derniers à droit à l'amour d'une mère et à un défenseur »

Il disait aussi : « Lorsque l'on est comblé par la haine, le prix du jambon devient l'horizon indépassable. »

« Tu sais les salauds sont inacceptables pour les gens heureux. »

« Et toi comment tu feras pour défendre l'indéfendable ? Tu n'as aucun pouvoir l'avocat »

**Sarah** : Et toi, quelle est ta conviction ? Qu'est que tu en penses ?

**Romain** : Un avocat ne dit pas ce qu'il pense. D'ailleurs, il ne pense pas non plus ce qu'il dit. Il dit ce qu'il veut faire penser. Ce que je pense n'a pas grande importance. Mais tu connais : Bonne justice de Paul Eluard ?

**Sarah** : Je ne crois pas.

**La loi des Hommes - Romain, sur une improvisation au piano**

- Qui est Charlie ? -

C'est la chaude loi des hommes  
Du raisin ils font du vin  
Du charbon ils font du feu  
Des baisers ils font des hommes

C'est la dure loi des hommes  
Se garder intact malgré  
Les guerres et la misère  
Malgré les dangers de mort

C'est la douce loi des hommes  
De changer l'eau en lumière  
Le rêve en réalité  
Et les ennemis en frères

Une loi ancienne et nouvelle  
Qui va se perfectionnant  
Du fond du cœur de l'enfant  
Jusqu'à la raison suprême

Tu te rends compte, il a écrit son poème en 1951. A peine six ans après la découverte des camps et Staline toujours bien vivant, le poète croyait encore à la raison.

**Sarah** : Sur cette photo d'époque tu es en robe devant le palais de justice. L'air en ce temps-là était rempli d'héroïsme et de lâcheté. Peut-être avais-tu de la peine à le respirer ?

**Romain** : M<sup>e</sup> Jacques Isorni, défendait le Maréchal. La théorie de l'épée et du bouclier. Isorni pleurait les morts avec la Haute Cour et livrait sa conviction : que les hommes morts en criant « Vive le Maréchal ! », livraient le même combat que ceux qui criaient « Vive de Gaulle ! ». Toute de suite, après que le procureur aie fait parler les morts et M<sup>e</sup> Jacques Isorni les vivants, j'ai eu des doutes sur la vérité.

**Sarah** : On ne réfléchit pas à trente ans d'écart de la même manière que sur le moment.

**Romain** : Aujourd'hui, je dis que la vérité tient plus du cœur... au sens musical qu'à un tour de chant d'une vedette du barreau.

**Sarah** : Une leçon devenue philosophie ?

**Romain** : Une leçon sans aucun doute.

**Sarah** : Et comme toutes les grandes leçons, tu as mis cette philosophie à l'épreuve du zinc. C'est souvent là où tout débute, où tout se termine.

**Robert** : Charlie et moi sommes retournés au Bar du Ritz, fêter la seule chose concrète qui nous importait dans l'esthétique de nos vies : notre amitié.

\*

- Scène 17 -

**Personnages** : Jeanne – Sarah – Romain -

**Sarah** : Jeanne ! Tout va bien Jeanne ?

**Jeanne** : Romain, il faut que tu me défendes !

**Romain** : Qui t'accuse ?

**Jeanne** : Moi, et j'aimerais que tu plaides ma cause.

**Romain** : Tu sais Jeanne, tout ce qui vient de la justice n'est pas gratuit.

**Jeanne** : Il faut que tu trouves une loi qui me sauve ?

**Romain** : Jeanne, tu n'as pas besoin de loi, tu as besoin d'oubli.

**Jeanne** : Je veux être condamnée ou acquittée !

- Qui est Charlie ? -

**Romain** : Face à qui ?

**Jeanne** : À moi-même !

**Romain** : Les duels d'âme se sont des histoires de psy ou de curé. Je suis avocat, je ne peux pas me mêler de ça.

**Jeanne** : Sale bavard ! (Jeanne frappe Romain)

\*

## - Scène 18 -

**Personnages** : Ines – Jeanne – Romain - Robert

**Ines** : Jeanne ! Non !

**Jeanne** : Condamnée ou acquittée ?

**Ines** : Mais qu'est-ce qui t'arrive Jeanne ?

**Jeanne** : Romain, dis-le moi !

**Ines** : Qu'est-ce qui lui arrive ?

**Romain** : Il lui arrive qu'au tribunal de sa conscience, il y aura toujours la peine de mort.

**Ines** : Jeanne, viens je t'en prie. Sors de tout ça.

**Romain** : Tu nous fatigues Jeanne. Place un peu de poésie dans ta vie. La Grèce est un pays rêvé pour cela.

**Ines** : Viens Jeanne, retourne en Grèce. Rentre à Labinou ! Regarde, Robert est là aussi.

**Robert** : Bon sang, ils avaient raison au Dôme. Quelle épave.

**Ines** : Robert, ne lui parle pas comme ça ! Viens Jeanne viens !

**Robert** : Arrête de flotter sur l'alcool Jeanne, il y a longtemps que tu t'es échouée sur le chagrin.

**Jeanne** : Ta gueule Robert ! Tu me fais chier !

**Romain** : Rentre chez toi Jeanne ! Rentrez chez vous. Rentrez à Labinou.

**Jeanne** : Tu veux que je parte maintenant ! Que je quitte ton plancher, ton parquet pourri d'avocat de merde !

**Romain** : Je pense que c'est bien.

**Ines** : Oui Jeanne maintenant.

**Robert** : J'ai ma voiture dehors, je la ramène.

**Ines** : On t'emmène Jeanne. Il faut la comprendre.

**Robert** : Viens, rentrons.

**Jeanne** : Mais Charlie ?

**Ines** : Charlie va bien. (Exit : Robert, Jeanne, Ines)

\*

## - Scène 19 -

- Qui est Charlie ? -

**Personnages** : Sarah - Romain

**Sarah** : Robert et Jeanne... Mari et femme ?

**Romain** : Oh oui.

**Sarah** : Et les mots de tout à l'heure ?

**Romain** : Mots de ménage, querelle de couple.

**Sarah** : L'alcool... un retour à la case départ ?

**Romain** : Oh non ! Elle, elle est à jeun. Elle n'a plus bu un verre depuis cinq mois. Lui boit un peu. L'ivresse n'est pas toujours due à l'alcool. (Un temps)

**Sarah** : À ton avis... Charlie a-t-il réussi sa vie ?

**Romain** : Selon toi ?

**Sarah** : Je n'en sais pas encore assez.

**Romain** : Parle-moi un peu de ton père.

**Sarah** : Disons que je me fais une image de moins en moins floue tout en sachant qu'elle le restera toujours. Charlie, je crois que c'est un drôle de personnage. Un homme populaire sorti d'un monde populaire qui colle à son époque.

**Romain** : C'est une jolie silhouette que tu nous dessine là. Mais tu dis rien.

**Sarah** : C'est ce que l'on fait en général quand on ignore de qui l'on parle.

**Romain** : C'est vrai. (un temps) Tu vois, Charlie c'est un nomade solitaire, faut pas confondre avec un errant isolé. Ce qui compte, c'est de trouver sa place. Ton père l'a bien trouvé derrière son clavier. Après tout qu'est-ce que c'est une vie réussie ? Décorer celle des autres avec de la jolie musique, c'est déjà pas si mal, non ?

\*

- Scène 20 -

**Personnages** : Sarah – Mary - Romain

**Sarah** : C'est vrai. Tu vas rire... ça va un petit peu faire la fille qui invente, figure-toi que Charlie... c'était pour moi un nom de fille.

**Mary** : C'était le prénom de ta poupée.

**Sarah** : Maman.

**Mary** : Romain.

**Romain** : À Paris ?

**Mary** : Depuis hier soir. Au Ritz, la Contrescarpe, au Dôme et puis ici.

**Romain** : Ça fait...

**Mary** : Longtemps

**Romain** : Toujours bouleversante. Je suis sincère.

**Sarah** : Alors Maman, qu'est-ce qui a changé à Paris depuis ton départ ?

**Mary** : Les allemands ne sont plus là. Le prix du café est devenu exorbitant et Paris n'est plus une fête.

**Romain** : Et pourquoi donc ?

**Mary** : Parce que c'est devenu cher, sale et prétentieux. Ines a raison : Paris... tous des cons ! Podridos !

**Romain** : Oh...Toi, tu es venue en taxi ! Tu vas bien ?

**Mary** : Je vais bien.

**Sarah** : Bon, mon oncle, tu me parlais d'un homme plutôt joyeux et sympathique. Alors, Maman, toi qui était son ange, penses-tu que Charlie ira au paradis ?

**Mary** : Que dalle !

**Romain** : Oh... ton père est le pire panier percé qui n'ait jamais existé et il est parfaitement incapable d'arriver à l'heure.

**Mary** : C'était le lapin d'Alice.

**Romain** : Ça c'est vrai... je suis en retard, toujours en retard ! Et si les notes de musique sortent vivantes de son clavier, les notes d'hôtel crois-moi, c'est souvent lettres mortes.

**Mary** : Comment cet homme qui possédait tout le répertoire du classique, du jazz, de la chanson jusqu'à Charles Aznavour pouvait-il être si oublieux ?

**Romain** : Passe les chagrins de Noël, les contrariétés des anniversaires et les déceptions des fêtes, il est capable de s'oublier lui-même.

**Mary** : Les poches à l'évidence toujours vides.

**Romain** : C'est vrai, en abscisse ton père a quelques défauts, mais ils sont bien pardonnables car en ordonnée, il portait une générosité haute, et quand il improvise, crois-moi, jamais personne ne se décourage.

**Mary** : Le public n'a jamais quitté la salle à cause de Charlie, mais s'en allait léger vers des fins de soirées probablement tumultueuses.

**Sarah** : A vous entendre, je comprends que le personnage était parfois énervant.

**Romain** : Emmerdant !

**Mary** : Insupportable !

**Sarah** : Quelle a été pour vous deux sa face la plus agaçante ?

**Romain - Mary** : Son rire. (Un temps)

**Mary** : Un rire qui dévore tout sur son passage.

**Romain** : Un rire qui débarbouille autant le bourgeois que l'ouvrier.

**Mary** : Un rire inclassable.

**Romain** : Si, chez d'Homère.

**Sarah** : Mon oncle, savais-tu que Charlie était un père par abstention ?

**Romain** : À la manière de Romain Gary oui. Je l'ai toujours su.

**Mary** : Je me doutais bien que tu te posais des questions

**Sarah** : Tu te sentais complice mon oncle ?

**Romain** : Naturellement, je le devenais dès le moment où j'ai su. Je me suis abstenu. Et pourquoi ?

- Qui est Charlie ? -

Parce qu'un homme est comme un livre, il vaut ce qu'il inspire et que Charlie m'a inspiré du respect et de la sincérité. Et toi Mary tout autant.

**Mary** : Je pensais que tu avais un long fleuve de reproches.

**Romain** : Pour comprendre, il faut savoir de quoi on parle et de qui l'on parle. Je te connaissais assez pour croire que les choses pouvaient être écrites, sans savoir que tu pouvais les raturer.

**Sarah** : Si tu devais écrire un livre sur mon père, quel en serait le titre ?

**Mary** : Charlie tout simplement.

**Sarah** : Et toi ?

**Romain** : La même chose voyons.. Edouard, son nom de Charlie, il l'a gagné sur son clavier. (Un temps) Belles dames, je suis navré, mais il faut que je vous quitte. Sarah, je suis conquis. Mary... bouleversante. Et interdiction à vous deux de quitter Paris sans être venues dîner à la maison. On vous attend au « Gros cailloux. » Ça fera tellement plaisir à ta tante.

**Sarah** : Un instant. Bon anniversaire mon oncle. (Elle lui tend une fleur)

**Romain** : Tu sais ça toi !

**Sarah** : La date se trouve au dos d'une photo.

**Romain** : Alors... A bientôt... si cela vous intéresse, au Gros-Caillou. (Exit Romain)

\*

## - Scène 21 -

**Personnages** : Sarah – Mary – Le Pianiste

**Sarah** : Bloody Mary ?

**Mary** : Non, j'ai faim.

**Sarah** : Croque-Monsieur... Club-sandwich ? Tu m'écoutes ? Veux-tu un Croque-monsieur ou un Club-sandwich ?

**Mary** : Club-sandwich.

**Sarah** : Alors, maman, les choses de ta vie... Maman ?

**Mary** : Oui, voilà... J'ai été une femme heureuse, même si je n'ai pas toujours été une femme comblée. Oh, je ne dis pas ça pour toi, mais pour ton père que je n'ai pas voulu, que je n'ai pas demandé et qui pourtant m'a manqué. L'amour que m'a donné Charlie, je n'ai pas su le recevoir

**Sarah** : Et...

**Mary** : Et... je dirais que la situation dans laquelle j'ai placé ton enfance dans l'absence de ton père, tient de l'ignorance, de la bêtise et de la désinvolture de mes vingt ans.

**Sarah** : Tu sais, Charlie a été la source d'inspiration d'un personnage de roman par Willis Waller. Alors, comment est-ce que tu écrirais le premier chapitre de ta vie avec lui ?

**Mary** : J'avais vingt ans. Je venais de quitter une mère française et un père new-yorkais avec dans le cœur, ce léger pincement de laisser un timide futur qui ne me promettait pas grand-chose, pour un avenir immense qui ne me promettait rien. J'arrivais à Paris avec soixante-quinze dollars en poche.

**Sarah** : Ta mémoire te raconte quoi ? Quels lieux, quels gens ?

- Qui est Charlie ? -

**Mary** : Je fréquentais alors Lipp ou le Dôme. J'étais étrangère parmi les étrangers. Mais quel bonheur d'avoir appartenu à cette époque. L'accent de Man Ray, les coups de gueule de Picasso, la plume de Cocteau, le dos de Kiki et ... Charlie au piano. J'ai fait toute une série de photos avec eux au Dôme.

**Sarah** : La photographie était ta première émotion et tu en as fait toute ton ambition.

**Mary** : J'aimais la photographie. J'étais artiste, je faisais l'artiste et j'étais douée pour cela. Pablo réinventait le monde, Cocteau y laissait son empreinte, Man Ray le capturait. Il fallait que je marque cette époque avec mon travail. Je l'ai fait.

*Cocteau disait : J'ai le plus grand respect pour Charlie. Charlie est capable de donner tellement de force et d'intensité... Il dépasse la musique de cinéma. Charlie est au-delà de la mode, il est une impulsion.*

*Picasso aimait beaucoup Charlie. Charlie était séduisant et étrange. Derrière son clavier, il disparaissait, il devenait comme un mur dès qu'il se joignait à nous. Charlie est le seul d'entre nous qui a passé des années bohème à la vieillesse sans passer par la gloire.*

*Man Ray était le maître de Mary. Charlie un jour il voit Mary, cette jeune photographe américaine, un peu sombre. Ils se croisaient souvent au Dôme, buvaient souvent, riaient souvent, mais il a fallu un autre monde pour qu'ils se rencontrent. Montmartre, impasse Tivoli.*

**Sarah** : J'ai l'impression que tu as eu de la peine à trouver ta place auprès de mon père ?

**Mary** : Je n'ai jamais demandé plus que ce que je pouvais me voir refuser.

**Sarah** : Était-ce parce qu'il avait de la peine à jouer son rôle ?

**Mary** : Non, pas du tout. Il jouait parfaitement son rôle. Mais, c'était un peu trop tout ces baisers... Je ne me refusais pas à lui, mais c'est moi qui lui donnais mal la réplique. Charlie un jour m'a dit : je t'aime ! Il m'a pris la main comme un amoureux, je lui ai donné la mienne comme une écolière. Je l'ai embrassé. Un baiser ce n'est pas un contrat. On avait tant d'années d'écart.

\*

## - Scène 22 -

**Personnages** : Robert – Jeanne – Alexandre – Ines – Romain - Willis

**Robert** : Ah ! Charlie et Mary... Lui, il passait du père au copain, de l'amant à l'ami... Elle était perdue la p'tite Mary du haut de ses vingt ans. Charlie, c'était un marchand de fruits et légumes au magasin de l'amour.

**Jeanne** : Voilà Robert qui secoue son cocktail d'arrières pensées !

**Alexandre** : Veux-tu que je le verse dans ton verre, son cocktail ? Tu verras, Jeanne, qu'il a surtout le goût des désillusions.

**Ines** : Au bar des confidences, l'alcool a le goût de l'amertume... À ta bonne santé !

**Jeanne** : Pas pour moi. Je n'ai plus assez de santé pour vous souhaiter la vôtre !

**Willis** : Vous voulez dire quoi ? Que Charlie était un con ! La connerie n'est pas un crime, sinon on serait tous en prison.

**Romain** : Alors, c'est quoi ces arrière-pensées à propos de Charlie ?

- Qui est Charlie ? -

**Ines** : Qu'il portait dans ses valises autant d'incohérences que de certitudes ? Je le savais.

**Romain** : Mortel et décevant comme tout le monde. On le sait.

**Willis** : Un homme qui joue aux cartes et qui ne paye pas ses dettes, comme tout le monde le sait.

**Robert** : Et l'assassinat des deux Allemands, ce n'était pas un vol de paillason ! Erreur de guerre, faute d'une vie, légende noire. Va savoir.

**Alexandre** : Qu'est-ce qu'il en savait du futur de son amourette avec Mary ?

**Ines** : Ce qu'elle lui en a dit. C'est à dire rien.

**Jeanne** : Pas grand-chose.

**Alexandre** : Il n'en a pas fait grand-chose du pas grand chose, c'est tout autre chose.

**Willis** : Et c'est quoi cette autre chose ?

**Romain** : Charlie aurait dû faire selon vous « des choses » avec sa fille : lui donner le biberon, le bain, allez la chercher à l'école... c'est pas de l'amour ça, c'est des habitudes. Les relations de Charlie avec sa fille vous paraissent inexistantes ? Charlie n'est pas un homme à juger, un homme de l'autre côté de la barre. Lui, c'est tout autre chose.

**Willis** : Un homme de l'autre côté du bar ! C'est un homme à aimer, un étranger.

**Alexandre** : Tu en as fait un personnage de roman !

**Romain** : Il faut plus d'une vie pour être un personnage de roman.

**Willis** : Une seule suffit pour être un personnage de théâtre.

\*

## - Scène 23 -

**Personnages** : Sarah - Mary

**Mary** : Je travaillais alors avec Man Ray, je découvrais la solarisation. Lumière de mon travail de photographe et les ténèbres de ma rupture avec Charlie. Il y a eu la guerre. Les allemands dans Paris. Je choisissais la fuite. La plus moche, celle du paquet de cigarettes. Une semaine après, je me retrouvais à Alexandrie avec mon appareil-photo et sans le savoir, un enfant dans mes bagages. Il me semblait que la guerre serait moins pénible au soleil. Alexandrie en ce temps-là, c'était des robes blanches, des chapeaux, des clubs mondains. Oui, ça marchait la photographie dans cette Alexandrie cosmopolite. Je croisais de vieux amis au hasard de leur voyage, la guerre ne changeant absolument rien à leurs habitudes.

**Sarah** : Avoir peur de la guerre, assez de Paris et désirer un peu de paix, c'est, il me semble, légitime.

**Mary** : Je n'avais pas de nouvelle de Charlie et je n'en cherchais pas. Quatre ans après être retournée à New York, lentement j'ai eu honte. Mon départ pour Alexandrie avait quelque chose à la fois de lâche et de triomphant. J'essayais sans succès d'oublier un souvenir. Alors je lui ai avoué ton existence et je t'ai dit qui était ton père. Tu as mis la photo de Charlie sur le mur de ta chambre,

**Sarah** : Et la mienne est ici.

**Mary** : Quelques semaines plus tard j'ai reçu en réponse une courte lettre que je pris bêtement comme un simple accusé de réception. Pour avoir mal lu sa réponse, j'ai changé un secret en un abandon.

- Qui est Charlie ? -

*Bien chère Mary,*

*Comment aurai-je pu savoir ce que toi-même tu ignorais ? Et quand tu l'as su, il était trop tard, car ta fuite te plaçait dans la pénible situation d'avouer dans la douleur et par écrit ce qui s'annonce simplement dans la joie et de vive voix. Peut-être pensais-tu au bout de quatre ans que cela passerait, mais être père, ça ne passe pas comme le chagrin ou le deuil. Elle s'appelle Sarah. Que puis-je faire pour elle de si loin ? Avec ma tendresse.*

*Charlie.*

**Sarah** : Il y avait une paix à faire, à trouver. Au moins, tu m'as appris la langue de mon père. (Un temps) Il savait peu de choses de toi, en savais-tu sur lui ?

**Mary** : Par Martha la troisième femme d'Hemingway qui est restée amie avec Charlie. Si Martha ne voulait pas être une note de bas de page dans la vie d'Ernest, je ne désirais pas vivre avec un enfant dans le bar familial où ton père ne reviendrait qu'en fin de nuit.

**Sarah** : La facilité ne t'a jamais séduite.

**Mary** : Oh... J'aurais pu recourir comme beaucoup au rôle de l'ex-femme revancharde. J'y ai renoncé, préférant être une photographe du monde. Tout cela par circonstance, par nature. Je ne crois pas que le choix des hommes se juge, mais je pense qu'il se plaide. Je suis devenue mes choix et mon instinct. Charlie, je ne crois pas qu'il souffre, crois-moi. De son dos, oui, de sa vie, alors là, pas un instant, D'ailleurs ça n'a jamais été dans les intentions de ton père. Les Caraïbes, le vent de la mer... Keys-West, c'est un ailleurs, une chambre avec vue à l'autre bout du monde où il fait désormais sonner son piano, avec son ami Hemingway au bar.

**Sarah** : Oranges pressées, Rhum coca-cola et piano-bar.

**Sarah** : Maman ! Tu crois que tout ce qu'ils m'ont dit de Charlie ont fait de lui un portait... l'on-t-il mis à sa vraie place ? Que dois-je savoir encore de mon père ?

**Mary** : Ce soir Ines, Willis, Alexandre et les autres t'ont donné leurs versions des choses ... Elles auraient pu être plus indulgentes et parfois vraiment plus féroces ? Que dois-je savoir encore de mon père ? Tu en sais plus aujourd'hui sur les mystères de ton père que quiconque en sait sur le sien. Bien plus que ceux qui ont fréquenté leur père durant toute une existence sans savoir grand-chose au sujet de leur papa. Ceux qui n'ont pas vécu avec leur père cherchent à le connaître, c'est bien légitime. Les autres devraient avoir la bonne idée de s'y intéresser. Ne pas connaître son père, ne pas lui avoir vraiment parlé, ne pas savoir ce qui le fait danser, avoir passé des ans sans le regarder et lui en vouloir...

Charlie, il faut faire avec ce qu'il est et ce qu'il a été.

\*

- Qui est Charlie ? -

*Les textes du prologue et de l'épilogue sont ici en entier. Ils ont été coupés lors du spectacle.*

## - Epilogue -

**Chantal N.** : Radioscopie.

**Sarah** : Sarah Mary Kohler.

**Chantal N.** : Chantal Neuvecelle

**Chantal N.** : Sarah Mary Kohler, en mille neuf-cents soixante ma rencontre avec votre père Charlie est un grand souvenir radiophonique. J'aurais aimé me lier d'amitié avec lui, mais cette heure de bavardage, je n'ai pas su la poursuivre.

Vous avez obtenu il y a quelques jours à trente et un ans, le prix Médicis mille neuf-cents septante pour votre roman : « Un ciel bleu avec un nuage », un récit plein d'humour et de tendresse à propos de votre mère. Suite à ces lauriers et pour bien parler de vos origines et de vos parents, les journalistes voguent sur les mêmes fleuves : Mary votre mère, était la muse du surréalisme et une des plus belles femmes du monde, Charlie votre père est un profil de médaille qui possède le talent des plus grands du Jazz. En choisissant votre nom d'écrivain Sarah Castel, vous avez choisi de quitter l'ombre des prénoms de vos parents ?

**Sarah** : Ma mère brillait à New York et mon père sur tous les continents. Je ne voulais pas me faire un nom à côté des prénoms de mes parents.

**Chantal N.** : Et pourtant dans la vie vous portez le prénom de votre mère et le nom de votre père. Lequel de vos deux parents vous attache le plus ?

**Sarah** : À mes yeux, ma mère a toutes les qualités d'une femme, mon père possède toutes les qualités d'un homme. Si je devais faire un choix, je le ferais dans leurs défauts respectifs.

**Chantal N.** : Ernest Hemingway nous a quitté il y a dix ans maintenant. Votre père est-il toujours à Key-West ?

**Sarah** : Oui, toujours. Il se porte bien pour un homme de septante-six ans.

**Chantal N.** : Il y a un épisode dans la vie de votre père qui aurait pu être malheureux dans votre vie. Certains ont cru pouvoir dire qu'à cause de cela votre rencontre avec votre père aurait pu être difficile ?

**Sarah** : Vous voulez parler de la guerre ? Du bar du Ritz ? Je me méfie des souvenirs. Je sais que les mots ne sont pas plus vrais que les faits et qu'aucune image n'est plus vraie que la réalité. De toute manière, les souvenirs n'en font qu'à leurs têtes. Vous savez, je vais vous citer une phrase que j'ai faite mienne et que je tiens de mon oncle, Romain Chaignon, qui je crois s'applique parfaitement ici. « Un homme est comme un livre, il vaut ce qu'il inspire ». Et mon père m'inspire beaucoup plus aujourd'hui, plus que le destin à coucher dehors qui fut le sien - où il se perd lui-même d'ailleurs.

**Chantal N.** : Que vous inspire-t-il justement ?

**Sarah** : C'est difficile de tenir dans une formule la vie d'un homme... La sincérité.

**Chantal N.** : Votre père a-t-il été un homme heureux ?

**Sarah** : C'est un homme qui a été, comme le disait de lui Michel Legrand : infiniment et douloureusement heureux. (Un temps) Quoi-qu'il en soit, ma rencontre avec mon père était précédée d'un grand moment d'impatience.

**Chantal N.** : Un peu inquiète ?

**Sarah** : Inquiète non. Non, pas du tout. Je n'avais pas de crainte envers mon père.

**Chantal N.** : Avait-il peur de vous ?

**Sarah** : Mon père savait plus de choses sur moi que ce que mon ignorance me laissait à penser. J'ai réécouté plusieurs fois l'émission que vous lui avez consacrée et ses amis m'ont permis de mettre en perspective l'image que je me faisais de lui. Nous n'avions pas peur l'un de l'autre, non.

**Chantal N.** : Si cela n'avait pas été le cas, auriez-vous été blessée... Aurait-il été blessé ?

**Sarah** : Je ne sais pas... je donne rarement plus que ce que je suis capable de me voir refuser.

**Chantal N.** : C'est une phrase que vous citez dans votre livre et qui résume à elle seule les peurs de votre mère. Dans cette expérience il y a maintenant cinq ans de cela, dans cette aventure qu'était votre rencontre avec Charlie, avec votre père à Key-West... qu'avez-vous appris sur vous-même ?

**Sarah** : Que j'étais capable d'une totale acceptation du passé, de mon passé et que désormais j'étais disponible envers mon père.

**Chantal N.** : Charlie était alors un homme à réinventer ?

**Sarah** : Nous nous sommes retrouvés... il nous a fallu faire quelque chose de cette rencontre, aller jusqu'au bout des choses. Cela dépendait autant de lui que de moi. Je ne rompais pas avec mes souvenirs mais j'étais disponible pour la vie.

**Chantal N.** : C'est une belle phrase. Avec cette déchirure que fut l'absence de votre père, après les réponses aux grandes interrogations qui ont sans doute suivi votre rencontre et après l'avoir sans doute écouté au piano...

**Sarah** : ... et rire !

**Chantal N.** : Et rire... Ainsi que vous l'avez fait pour votre mère, pourriez-vous écrire aujourd'hui un livre sur votre père, en faire à nouveau un personnage de roman. Quel pourrait en être le titre ?

**Sarah** : Qui est Charlie,

**Chantal N.** : Avec un point d'interrogation ?

**Sarah** : Non, avec une virgule. Ce sera plus un livre de réponses que de questions.

**Chantal N.** : Une promesse d'amour ?

**Sarah** : Peut être. Je l'espère, je le crois.

**Chantal N.** : Merci Sarah.

\*

- Scène 24 -

**Personnages** : Tous

**Sarah** : Edouard Charles Kohler, c'est mon père. Il est musicien et vagabond de son état sous le nom de Charlie. Une silhouette, un style, un rire. Il possède les lauriers de l'université du jazz et je pourrais ajouter une forme de politesse avec la vie.

**Alexandre** : Sollicité par les palaces, les restaurants, ignoré par les clients des lieux où ils se produisent, enchaînant des standards des heures durant, le pianiste de bar a un métier ingrat. Charlie a fait sa vie avec le temps des hommes. Il est devenu le tueur à gage de l'ennui des autres.

**Robert** : Charlie entrait toujours par le bar. Il coupait la musique de fond, puis, il s'installait derrière son demi-queue sans que personne ne s'en soit rendu compte. Le secret me disait-il : « *c'est de ne pas agresser* ». Il en a fait tout autant dans sa vie.

**Willis** : Charlie c'est le gardien de la mémoire affective de quelques clients. Il commençait par quelques morceaux pour sonder le public pour savoir s'il devra être couleur papier-peint, ou s'il pouvait se permettre un peu de fantaisie en fin de soirée.

**Jeanne** : Cinquante-cinq ans de piano-bar et de carnaval de confettis. Il a joué dans des revues, avec de grands orchestres, des films de Fred et Ginger... Broadway. Puis, il s'est retrouvé seul au clavier dans des bars, des hôtels. C'est ainsi que je l'ai laissé.

**Romain** : Le grand art du pianiste de bar, c'est de savoir accueillir le client régulier avec son morceau préféré. « *Tu vas voir* », m'avait-il dit un jour. « *Dès que je vais jouer le prochain air, la cliente là-bas va se mettre à siffloter* ». Et c'est exactement ce qu'il s'est passé !

**Ines** : Depuis longtemps les couvercles se referment sur les doigts des derniers pianistes. Aujourd'hui dans les établissements, c'est Youtube et Spotify qui viennent rogner la part des ivoires. Charlie a joué la fille de l'air. J'aurais pu l'aimer plus s'il m'avait plus aimée.

**Mary** : Le piano-bar, on y vient souvent par accident. Ce soir, ce fut une belle aventure pour nous, ses amis, des habitués du genre, de se retrouver l'un après l'autre, à vous faire suivre la trace de ce drôle d'oiseau, marié aux touches de son piano.

**Alexandre** : Charlie recevait chaque soir des traîneurs, des cœurs parfois noyés de cafard, accrochés à leurs souvenirs qui fredonnaient des standards... au piano-bar. (Un temps)

**Willis** : Vous avez encore des olives ?

Noir

Athenaz, mai 2021



Robert - Chaquib Ibnou-Zekri



Romain Chaignon - Michel Kuhne



Sarah - Maryline Bornet



Mary Wallace - Odile Thevenot



Le pianiste  
Artem Pervushin



*«SI LE JAZZ ÉTAIT DU PAPIER MONNAIE,  
CHARLIE SERAIT SUR UN BILLET DE BANQUE !»*